

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

POUR LE BAIRAM DES REFUGIES MUSULMANS

ONT COLLABORÉ

**D. A. Zakythinos,
Joseph Reinach,
Pierre Jouguet,
G. P. Oikonomos,
Francois Talva,
Maurienne,
Petros Magnis,
J. De Bargede,
Athina Pappa,**



Deux instantanés pris au cours de la distribution des colis offerts par le « COMITE EGYPTE-GRECE » aux réfugiés musulmans de Grèce pour la fête du Baïram.

(voir page 18)

A CE NUMÉRO :

**Aristo Joannidis,
Hellenicus,
N. Moschopoulos,
Pierre Calonaros,
Charles Zahar,
A. Shual,
G. De La Ferte,
Bereniee,
Orion Sem,
Interim, etc. etc.**



**CONSTANTE
FIDÈLE
et SURE**



P.T. 4

**EXCELSIOR
GIANACLIS**

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

LETTRE DE GRÈCE

LA CRISE MINISTÉRIELLE Le Cabinet Populiste une solution provisoire

Athènes 30 Août 1947

Après sept jours de longues discussions, d'objections, de concessions, de propositions et contre-propositions, la crise ministérielle s'est terminée par la formation d'un cabinet populiste sous la Présidence de M. C. Tsaldaris. Quoique ce dernier a déclaré qu'il s'agit d'une mesure provisoire et qu'il continuera ses démarches pour un cabinet d'union, cette solution n'a pas été accueillie avec joie, car, l'opinion publique espérait qu'une entente entre les partis politiques serait possible même à la dernière minute. Malheureusement il n'en fut pas ainsi.



S.E. M. C. Tsaldaris,
Président du Conseil.

tres portefeuilles se fera ultérieurement après de nouvelles ententes.

Les chefs politiques déclarèrent que cette solution était inadmissible étant donné qu'ils avaient autorisé M. Maximos à constituer un cabinet définitif et non provisoire. Après quoi, ils se retirèrent l'un après l'autre, et M. Tsaldaris, qui avait accepté la proposition Maximos se rendit au Palais, et annonça au Roi que l'accord n'avait pu se faire, et qu'il exécuterait le mandat à lui donné par le Souverain. A 10 heures la liste des nouveaux ministres était soumise, et à 11 h. 1/4 le nouveau cabinet prêtait serment. Il est uniquement composé de populistes; chaque ministre

déclinent le ministère qui lui a été confié et provisoirement un ou deux autres. M. Stratos conserve le Ministère de la guerre, qui fut une des causes de la dissolution dans le cabinet démissionnaire.

La solution donnée bien que dynamique ne pourrait être admise que comme provisoire, et pour une très courte durée. Ce n'est certes pas celle que demande la grande majorité de l'opinion publique nationaliste, encore moins celle qu'exige les circonstances critiques et les diverses questions qui doivent être résolues. Il est navrant que sept jours de longues discussions aient donné un résultat pareil.

Il faut en conclure que le nouveau gouvernement est la preuve éloquente mais navrante qui confirme combien difficile est l'entente entre les leaders politiques, lorsque, l'existence même, du pays est en danger.

Et devant un fait accompli quels vœux doit former le peuple hellène pour un gouvernement qui se proclame lui-même éphémère? Lui souhaiter du progrès? serait pure raillerie. Il ne lui reste qu'à lui souhaiter bon succès dans les efforts qu'il est supposé déployer pour son élargissement. Monsieur Tsaldaris prouvera qu'il tient sa promesse, et le peuple hellène lui saura gré.

Le nouveau gouvernement se présentera devant la Chambre Jeudi prochain. Aucune prévision ne peut être faite sur l'attitude que garderont les partis. Messieurs Gonatas et Zervas lui donneront-ils un vote de confiance? Naturellement M.M. Vénizélos, Papandréou, Canellopoulos lui la refuseront.

Et la question se pose; qu'advient-il si le nouveau gouvernement tombe. D'après la constitution, le Roi est obligé de confier le mandat à l'opposition majoritaire. Un mandat entre les mains du chef des Libéraux M. Sophoulis pourrait conduire le pays dans un tumulte dont nul ne peut prévoir les conséquences néfastes.

A la toute dernière seconde, l'arrivée de M. Herderson pourrait ramener les leaders politiques à une entente. C'est le souhait sincère de tous les hellènes qui aiment leur pays.

C'est aussi leur exigence.

Aristo Joannides

LA FONDATION NATIONALE. SA NAISSANCE ET SES BUTS.

S.M. le Roi, Paul 1^{er} fondateur de l'organisation, a exposé la pensée qui l'a inspiré. Reconstruction morale, stimulation au travail

La Fondation Nationale s'est présentée au public dans une réunion présidée par S.M. le Roi Paul, qui fut tenue à l'Académie. Le professeur Georges Oikonomos, secrétaire général de l'Académie, exposa la naissance et le but de l'œuvre devant un nombreux auditoire. Au premier rang la Reine et la Princesse Hélène. Le Gouvernement fut représenté par le Président du conseil, les ministres des Affaires étrangères, de l'Instruction publique, des Travaux publics et de l'Assistance; la Chambre par son Président; le corps diplomatique par l'ambassadeur des Etats-Unis; la Ville d'Athènes par le Maire; le monde intellectuel par le Sénat de l'Université et des représentants de toutes les institutions.

Après que le Roi eut ouvert la séance à 11 heures et que le Président de l'Académie M. Callitsounakis eut souhaité tout succès à l'œuvre nouvelle, M. Oikonomos a pris la parole.

L'EXPOSÉ DE M. OIKONOMOS

La Fondation Nationale fut instituée par un décret royal du 26 février 1947, approuvant l'acte notarié par lequel était fondée l'œuvre et qui portait comme signature de fondateur « Paul », alors Diadoque, aujourd'hui Roi. Par la forme et par le fond, l'initiative de l'œuvre appartient au Roi Paul.

Il en conçut le projet à une époque où il se trouvait à l'étranger et à l'automne de 1944, à la libération de la Grèce, il en fit part à quelques professeurs de l'Université. Rentré à Athènes avec le Roi Georges en 1946, le Diadoque d'alors se mit directement en contact avec la commission de six membres qui s'était formée. L'avant-projet qui avait été rédigé en 1945 fut poussé à fond, complété, mis au point. La Fondation Nationale fut la conclusion de ce travail, destinée à être le point de départ d'un travail de vaste envergure, à laquelle toutes les bonnes volontés sont conviées. Devenu Roi, le Diadoque Paul a tenu à conserver la présidence effective de l'œuvre. Son but est de stimuler l'initiative volontaire. Il ne faut pas tout attendre de l'Etat, ni de l'aide du dehors qui est indispensable et juste.

« Le but de la Fondation Nationale consiste à relever par des moyens appropriés le niveau moral, culturel, social et le niveau de vie du peuple. Ces objectifs seront poursuivis graduellement. Aucune intervention absolument dans la vie ou le mouvement politique du pays n'est permise ». Aussi beaucoup de collaborations sont nécessaires et une répartition rationnelle des travaux. Bien que très peu de temps se soit écoulé depuis la fondation de l'œuvre, à côté du Conseil d'administration fonctionnent déjà plusieurs commissions : culturelle, agricole, architecturale, financière. Et auprès d'elles, sous la conduite de la Fondation Nationale, est instituée une organisation de travail volontaire sous la dénomination **Ligue des volontaires de travaux d'utilité publique « Saint-Georges »**.

L'importance exceptionnelle de cette ligue est

manifeste. Comme le pense justement le Roi, le mouvement vers le travail n'aura pas seulement des résultats pratiques. La participation personnelle des citoyens à l'amélioration de leur propre existence qui est la condition préalable de la prospérité générale, accroîtra le sentiment patriotique.

La commission Culturelle a déjà établi un programme complet de travail au moyen de conférences, bibliothèques populaires, publications de livres et de revues, films cinématographiques, représentations théâtrales et aussi par la fondation d'une maison d'éducation modèle, d'où essaieront plus tard des institutions de même nature dans tout le pays. Il ne s'agit pas de répandre de sèches connaissances mais une force fécondante, morale, sociale et politique. Dans les pays où l'éducation politique du peuple est développée, elle ne se borne pas à l'étroite conception de parti. Elle s'élève à la considération de l'ensemble.

Les conférences et autres moyens seront réglés sur les besoins des masses, sur le caractère psychique et physique des diverses régions de la Grèce. La culture artistique ne se bornera pas à améliorer la production de l'artisanat dans les classes populaires. L'essentiel est de développer la conscience artistique chez un peuple à qui le sens esthétique n'a jamais fait défaut. Mais tout cela est naturellement un travail de longue haleine et l'on ne peut procéder que par étapes.

Dans le domaine Agricole, la Fondation vise à raviver chez le peuple grec l'intérêt pour la terre et la forêt par des conférences et des cours de vulgarisation, mais surtout par l'application pratique sur la base d'un programme établi par de capables agronomes. Plus tard la Fondation s'occupera de créer une vaste ferme-modèle. Mais pour le moment son objectif principal sera la forêt, qui a subi de tels ravages de la part des envahisseurs que de grandes forêts ont aujourd'hui l'aspect de cimetières.

Un programme d'étendues à reboiser est prêt. La Fondation Nationale projette pour l'année 1947 le reboisement sur une échelle plus vaste que ce qui fut accompli en Grèce pendant les dix dernières années ensemble. Le travail commencera par l'Attique, qui est la région ayant le plus souffert.

La commission d'Architecture et d'Urbanisme aidera à la reconstruction systématique et rationnelle des villes et agglomérations détruites en fournissant de bons plans et des études fondées sur la tradition grecque et les exigences de la civilisation moderne. Un premier concours a été déjà proclamé pour une étude et un plan de reconstruction de Kalabaka. Il y a lieu d'espérer que d'autres concours suivront. La Fondation Nationale ne songe à s'arroger aucune attribution officielle. Son intention est simplement de seconder l'Etat dans sa lourde tâche, dans la lutte nationale commune dont le succès dépend manifestement de l'effort commun et coordonné de tous les Grecs. C'est au Roi que nous devons cette pensée concernant la reconstruction.

Tels sont, dans leurs grandes lignes, les premiers travaux auxquels procédera la Fondation Nationale, se réservant d'étendre son action après une solide étude et une bonne organisation et quand elle aura assuré les moyens financiers nécessaires. Comme premier capital le Roi a déposé 20 millions de drachmes sur les fonds qu'il a à sa disposition. Mais il est clair que l'exécution de cette patriotique entreprise exigera des fonds en proportion. C'est pourquoi une grande commission Financière fut instituée, composée de personnalités bancaires et financières pour assurer les moyens financiers et en suivre la gestion.

La Fondation Nationale est convaincue que tout Hellène ayant foi dans l'avenir de sa patrie éprouvée

sera son collaborateur naturel et sans réserve dans la reconstruction matérielle et morale de la Grèce, ne visant aucune récompense matérielle, mais ayant comme récompense morale la satisfaction d'avoir aidé sa patrie. Et c'est un heureux indice que le Roi Paul inaugure son règne par cette levée en masse nationale et morale.

* * *

Quand M. Oikonomos eut terminé, le Roi, président et fondateur de la Fondation Nationale, monta, au milieu de vives acclamations, à la petite tribune de l'Académie.

S. M. LE ROI DEFINIT LA PENSEE QUI INSPIRE L'ŒUVRE

— Je suis heureux de voir la Fondation Nationale se présenter officiellement pour la première fois devant le peuple grec. Les premières bases sont posées et je crois qu'elles sont solides et saines.

A cette occasion je désire exprimer ma satisfaction à tous ceux qui ont travaillé pour donner à la Fondation sa forme actuelle dont nous ne devons pas oublier qu'elle n'est qu'un début. La Fondation Nationale est arrivée au commencement d'une voie qui conduit très haut, voie large, mais difficile et pénible. Elle est le fruit de la foi et avec la foi et le travail, je suis certain qu'elle progressera.

Pendant les longues et sombres années de la guerre, j'ai toujours puisé de la force dans ma foi absolue à la renaissance de notre patrie. Je savais qu'un nouvel essor viendrait bientôt et que la Grèce se montrerait de nouveau forte par le corps et par l'âme. Cette foi je l'ai plus que jamais. Peu importe si aujourd'hui, pour ranimer le corps nous avons besoin d'une aide étrangère. Cela nous le disons le front haut parce que l'aide sera une faible, juste et nécessaire reconnaissance de tout ce que nous avons fait. Cette aide nous a déjà été donnée par la Grande amie de la Grèce, l'Angleterre et dernièrement elle nous vint de nos également grands amis les Américains. Nous avons encore à passer des temps difficiles, mais le premier pas dans la voie du progrès est fait. Nous avancerons pleins de confiance vers la reconstruction de notre pays et le rétablissement de notre peuple.

Mais cette reconstruction et ce rétablissement doivent être complets et pour cela comprendre le côté spirituel de notre vie.

LE COTE SPIRITUEL

La Fondation Nationale a comme but de constituer et de mettre en fonction un centre de culture, de connaissance, de propagation scientifique et en même temps de réaliser des travaux pratiques d'utilité publique.

Il n'est pas besoin d'aller loin pour trouver la direction spirituelle nécessaire. Il suffit que nous suivions nos grands aïeux qui, il y a plus de deux mille ans grâce à leur haut niveau d'instruction ont découvert et vu la lumière véritable et ont donné au monde le vrai sens de la liberté et de la démocratie.

La civilisation occidentale, comme on l'entend aujourd'hui en Europe et en Amérique, est solidement basée sur l'esprit grec antique. Nous avons donné le message de la lumière, qui a été gardé vivant ensuite par d'autres quand nous avons, pendant des siècles, disparu comme nation indépendante. Au lieu

de jouir des fruits de notre création le sort a voulu que nous subissions l'occupation d'envahisseurs étrangers, ainsi que des guerres civiles et des troubles. Quand, enfin nous nous sommes réveillés, il y a un siècle, et quand nous avons levé de nouveau l'étendard de la liberté sur la terre grecque, nous nous sommes trouvés au milieu d'une humanité qui avait fait de grands progrès tandis que nous étions restés en arrière.

C'est la gloire éternelle du peuple grec que, dans les cent années qui ont suivi nous avons orienté notre esprit vers le progrès accompli. En dépit de toutes les difficultés et malgré six grandes guerres pendant les cinquante dernières années, nous avons fait pour nous adapter des efforts couronnés de succès.

Aujourd'hui, le monde entier souffre des conséquences de la guerre et s'avance la pensée troublée vers des buts confus. Allumons de nouveau le flambeau de la Vérité, de la Liberté, de la Justice et de la Paix, dans ce pays où arrivent les miracles et qui se nomme la Grèce.

COMMENT NOUS ATTEINDRONS LE BUT

Pour atteindre la Vérité nous devons nous consacrer nous-mêmes à l'étude et travailler durement dans tous les secteurs de la culture spirituelle effective afin de connaître tout ce qu'ont créé l'esprit grec et l'esprit international. Pour atteindre le véritable sens de la Liberté nous nous consacrerons à l'éducation.

La fin de la guerre a laissé l'humanité confondue et désarticulée. Nous Grecs, laissant de côté notre intérêt personnel, et unissant toutes nos forces spirituelles et matérielles, nous avons réalisé l'incroyable. Mais nous avons aussi appris combien est destructeur pour un peuple, lorsque la Liberté est un simple mot d'ordre sans contenu plus élevé.

L'éducation nous aidera à apprendre à respecter la liberté des autres et c'est alors que nous pourrions dire que nous sommes vraiment libres. Car liberté signifie tolérance, désintéressement et dévouement à des choses plus grandes que les ambitions personnelles et la force du petit nombre. Les guerres civiles et les guerres en général seront impossibles quand nous aurons appris à dire : « Je suis libre parce que je reconnais le droit à la liberté aux autres hommes ».

L'enseignement de la liberté est l'enseignement des devoirs du citoyen et aujourd'hui il est plus nécessaire que jamais. Nous devons bien apprendre le rôle du citoyen libre pour comprendre que la liberté n'est pas la propriété privée de chacun. Quand tous

en Grèce et ailleurs, nous comprendrons bien l'idée du citoyen libre, tous les problèmes actuels se résoudront d'eux mêmes.

Nous avons besoin d'une nouvelle conception de la vie, basée sur les anciennes traditions pour nous donner un but et une directive. Le but de l'éducation doit être la conception du εὖ ζῆν et des diverses valeurs et la connaissance de ce qui est bien et de ce qui ne l'est pas. Aristote a dit : « Il n'y a pas de leçon plus importante à apprendre et d'habitude plus importante à acquérir que le jugement droit et la jouissance du bon caractère et des nobles actions ». Que ce soit là le flambeau qui guidera la marche des éducateurs d'aujourd'hui dont la mission est de former l'esprit et le caractère des citoyens de demain. Je nourris le plus profond respect pour l'instituteur et le professeur consciencieux.

LA FORCE DE LA FONDATION

La Fondation Nationale, que nous inaugurons aujourd'hui, ne suivra pas seulement la ligne des antiques Hellènes, mais aussi la pensée internationale contemporaine. Un libre échange de connaissances et un niveau élevé d'instruction sont en temps de paix une sauvegarde de la liberté de notre peuple que le sont nos forces militaires pendant la guerre.

Vérité, Justice, Liberté et Paix, voilà les buts de la Fondation Nationale. Je demande de vous tous qui êtes ici par vous à chaque Hellène, et par notre Peuple à tous nos amis à l'étranger d'aider moralement notre Fondation dans sa grande œuvre dont nous ne voyons aujourd'hui que le commencement. La Grèce, une fois de plus, revivifiera de son esprit la conscience de l'univers. Et en cherchant la vérité pour elle-même, elle amènera la Vérité, la Lumière,

l'Ordre et l'Espérance là où règne aujourd'hui l'Imposture, l'Obscurité, le Désordre et le Désespoir.

La force de la Fondation Nationale est faite pour le présent seulement de l'affection et de la tendresse du petit nombre qui la connaissent et de la foi du nombre encore plus petit de ceux qui ont peiné pour elle. Aujourd'hui la Fondation est quelque chose comme mon enfant spirituel. Je souhaite qu'elle devienne bientôt l'enfant spirituel de tout le Peuple hellène. Elle y parviendra par le travail et encore par le travail ».

Des applaudissements et des acclamations répondirent aux dernières paroles du Roi.

LE CONSEIL DE LA FONDATION

Le Conseil de la Fondation Nationale, dont le Roi est le président, a pour membres : Mgr Chryssanthos, ex-archevêque d'Athènes, M. Dontas, recteur de l'Université d'Athènes, le professeur Oikonomos, qui remplit les fonctions de secrétaire, les académiciens et professeurs de l'Université et de l'Ecole Polytechnique MM. Balis, Couzis, Hondros, Exarchopoulos, Ioakimoglou, Varounis et Sinos.

A propos du concours pour la reconstruction de Kalabaka, on communique que le Roi met à exécution un projet qu'il avait conçu lorsqu'il était héritier de la couronne. Il avait appelé en Egypte plusieurs architectes athéniens et avait examiné la question avec eux. Le concours aura lieu en collaboration avec le sous-secrétariat de la Reconstruction, qui a inscrit aussi la petite ville de Kalabaka aux premiers rangs dans son programme. Elle est en effet détruite dans la proportion de 90 pour cent et elle est un centre administratif et judiciaire et aussi un centre de communications.

M. A.



S.M. le Roi Paul procède au reboisement et la reconstruction par des volontaires. Sur notre photo on voit Sa Majesté réparant le tronçon de la route Eleusis-Thèbes en présence du Ministère des Travaux Publics et de l'Amiral Sakellariou.

Pour la Réconciliation...

Intellectuels responsables !

La question s'est posée déjà à Paris, avec la fugue de l'écrivain résistant Paulhan, qui a essayé à faire revenir à la vie littéraire, un Montherland, un Jouandeau, un Morand. Pour les défendre, il a cherché chez Romain Rolland, une certaine prose à double interprétation. Cependant Paulhan semble avoir déjà perdu la partie. Le créateur de Christoffe a des défenseurs solides. Il est par ailleurs considéré, comme l'écrivain par excellence de la littérature engagée. Un modèle. Appeler défaitiste une prose qui prenait tout simplement sur un ton général la défense de la paix, c'était brouiller les cartes...

Les Paulhan, les Mauriac, les Fargue et tous les tièdes, sont des dieux, trouve à dire Claude Morgan dans un récent article, par conséquent situés très loin des hommes !

Hélas ces dieux, et Morgan lui-même est un dieu à sa manière, on les lit, on s'intéresse à leurs dires, à leur pensée. On prend modèle sur eux ! Et il y a parmi eux des statues qui sont pressées de placer leur moule dans toutes les mains ; des hommes drapeaux ; des nouveaux Jésus...

Ceux-là sont les plus dangereux, écrit A. Tassolambro dans un récent libelle qu'il a publié à Athènes, et dans lequel il s'en prend, aux deux écrivains, poètes et meneurs de taille : Kazantzakis et Sikélianos.

Le rôle du poète-meneur dans une guerre civile entraîne une certaine responsabilité. Les Aragon, les Elouard, tapant sur le boche, c'était régulier. Aujourd'hui, il est vrai, ils défendent le prolétaire français, mais le sang ne coule pas dans les rues de Paris. Une idéologie dans la paix peut se tenir. Et l'on a vu des pays changer de régime, sans même avoir recours aux armes. Mais que les vers, la prose, servent de raison ou soutiennent les passions, qui ont déjà éclaté sous la forme d'une tuerie générale dans le pays, c'est collaborer indirectement si vous voulez au suicide de la Patrie...

Le poète, dans ce cas et ce cas est celui de la Grèce, qui après son héroïque épopée d'Albanie, méritait un meilleur sort et le repos — doit avant tout prêcher la Réconciliation, ou bien « se taire »...

Le point de vue du libelliste athénien est humainement exact. Mais l'Art a des droits...

— « Des droits contre l'homme ? » riposte-t-il avec raison.

Après quoi il n'y a rien à dire, ou bien exécuter une sinistre danse à la manière de Zarathoustra, danse que la dernière guerre a rendue définitivement hideuse...

Cette récente fable de Prométhée, écrite en vers « très forts » par Sikélianos, cette position du poète debout dans le sang... Oh c'est très beau, tellement beau que... Mais céder à la tentation de la traduire en français, ce serait certainement, « doubler » la faute...

Les poètes diriez-vous, cèdent au mot, à la tournure, à la vision ! Dénoncer cela, c'est enterrer Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont et à leur suite, peut-être tous les surréalistes. Kanélopoulos en écrivant dans un récent sonnet qu'il est responsable de la pluie et des sirènes de guerre, a une lignée solide,

qui peut à la rigueur monter jusqu'aux Métamorphoses d'Ovide, n'en déplaise Tassolambro.

On ne peut empêcher les poètes de dire tout ce qui leur passe par la tête, et en cherchant comme procède d'ordinaire Benda la raison de leurs dires, c'est un peu courir à la sécheresse...

Seulement voilà, il y a des raisons, des raisons morales qui doivent empêcher un écrivain ou un poète d'éditer ou rééditer une œuvre à une certaine époque... Surtout quand il s'agit d'un auteur ou d'un poète, considéré comme « gloire nationale », voire comme « meneur politique », par une grande partie de la population.

Sa responsabilité s'emplifie du fait de la facilité que l'événement prête alors à l'écriture... « Mais mon poumon est fait pour cela, à cet air, à cet élan de la Liberté ».

— « Eh bien enlevez votre poumon », répond Tassolambro.

Au moment de l'entretuerie, l'écrit, le chant, deviennent prétextes de combat, de mauvais combat. Hélas, c'est bien de l'engagement alors qu'il s'agit... Cela va, court, glisse... Le mot trouve des ailes pour voler, le chant prend l'allure du vent !

Justement pour cela, il faut être, à ces heures, doublement attentionneux ! Eviter les prologues de circonstance et les « chants frais »... lorsque — qu'on le veuille ou non — ils concourent à l'assassinat des masses.

Je sais, je sais, ici on cite pour exemple, les poèmes aérés du temps de Guernica. N'empêche qu'ils ont fait couler beaucoup de sang eux aussi. Mais le sentiment national demeurerait sauf. Ni la France, ni l'Angleterre, n'avaient comme pays voisins, des visées territoriales sur l'Espagne. Il s'agissait d'une question malheureuse, mais bien « personnelle ». Il en va tout autrement en Grèce, où le Bulgare, l'Albanais, le Yougoslave nous guettent. Une campagne pour une Macédoine slave, est déclenchée voilà déjà quelques mois partout, et jusque dans les feuilles parisiennes...

Le malheur c'est que nos grands poètes nationaux, semblent y contribuer avec leur larges mots de Liberté, sans savoir exactement ce qu'ils font ! Que dirait-on si un Eluard, un Aragon, sans même qu'ils se rendent compte, arrangeaient leurs chants, pour que l'Alsace et la Lorraine, fussent un jour détachées de la France ? Et il s'agit ici un peu plus que de l'Alsace-Lorraine, il s'agit de toute terre cultivable en France, puisqu'à part la Macédoine et la Thrace, il ne restera à la Grèce, que quelques côtes de pierre où le blé ne peut prendre...

Je regrette qu'en écrivant presque un article politique, j'ai pu détourner le lecteur des principaux griefs d'ordre spirituel avec lesquels l'auteur de « Réconciliation » charge ses deux têtes de Turcs, Kazantzaki et Sikélianos. Mais dire qu'au dessus du respect dû au poète, se trouve le respect dû à la Patrie, n'est-ce pas faire le meilleur éloge de son livre, qui vient à son heure (Mai 1947).

Et parler de réconciliation à cette heure — où chacun de nous s'enfonce dans des chemins perdus — n'est-ce pas faire preuve de vaillance...

Hellenicus

LA FRONTIÈRE SEPTENTRIONALE DE LA GRÈCE ET LES TÉMOIGNAGES BYZANTINS

par le Professeur D. A. ZAKYTHINOS

Les revendications de la Grèce touchant la rectification de la frontière septentrionale, officiellement formulées lors du Congrès de la Paix, posèrent un problème qui dépasse de beaucoup l'intérêt balkanique. L'ordre nouveau qui règne depuis la libération dans les pays limitrophes, les mouvements de coalition officiellement annoncés d'autres, d'une importance, prétend-on, plus grande, qui, sans être officiellement annoncés, ne sont, d'après cette même source, pas moins certains, laissent prévoir que cette frontière septentrionale de la Grèce marquera dorénavant plus que les limites de l'Hellénisme... On aime à croire que ce n'est là que le symptôme d'un malaise passager; que ces barrières tomberont dans une organisation vraiment démocratique de la société internationale. Toujours est-il que la demande de la révision de notre frontière Nord suscita, dans les conditions actuelles, un intérêt mondial.

Loin de ces considérations générales, l'on se propose d'étudier dans ces articles les conditions dans lesquelles la frontière septentrionale de la Grèce s'est formée, les rapports de celle-ci avec les limites ethnologiques et historiques de l'Hellénisme, sa valeur au point de vue de la sécurité. Le titre de l'étude ne serait point justifié si l'on ne s'empressait d'ajouter que les problèmes sont envisagés sous l'aspect de leur origine byzantine.

I. — La formation de la frontière septentrionale

La frontière marquant les limites septentrionales de l'Etat grec s'est fixée sous sa forme actuelle à la suite des guerres balkaniques (1912-1913), de la première guerre mondiale et de la débâcle de l'Asie Mineure. Bien qu'elle forme une ligne continue elle est composée de quatre parties nettement distinctes. La première, partant de la mer Ionienne et remontant vers le Nord-Est, jusqu'au lac de Prespa, sépare la Grèce de l'Albanie. Une autre partie, de beaucoup plus longue, se prolongeant jusqu'au Nestos, fixe les limites de la Macédoine hellénique, la séparant de la Macédoine yougoslave et bulgare. Plus loin la frontière de la Thrace occidentale, suivant les contreforts méridionaux du Rhodope, est située entre le Nestos et l'Hebros (Maritza). Le cours de ce fleuve, se jetant dans la mer Egée, trace la frontière gréco-turque.

La formation du territoire épirote doit son origine aux campagnes victorieuses de 1913. Après avoir occupé Jannina, les armées grecques se sont avancées dans la région de l'Épire du Nord avec l'objectif de s'emparer d'Avlona (Valona). L'intervention de l'Italie a arrêté l'avance grecque et obligé la Serbie d'évacuer Dyrrachion. Peu après, la convention de Florence (décembre 1913) fixait la frontière gréco-albanaise de façon à laisser l'Épire du Nord en dehors du territoire hellénique. Malgré une nouvelle occupation effectuée à l'invitation de l'Entente (décembre 1914), malgré les conventions internationales, no-

tamment l'accord Tittoni-Vénizélos, la question de cette région assujétie depuis à l'Albanie reste toujours à régler. Le peuple grec a le droit d'attendre du Congrès de la Paix la résolution longtemps ajournée.

Le tronçon qui sépare la Macédoine grecque de la Macédoine serbe et bulgare a été tracé, à la fin de la deuxième guerre balkanique, par le traité de Bucarest (29 juillet) 10 août 1913) selon les stipulations du pacte d'alliance signé entre la Grèce et la Serbie en date du 19 mai) 1er juin de cette même année. Il laisse à la Grèce vingt-trois arrondissements des ci-devant vilayets de Salonique et de Monastir, la moitié presque de l'arrondissement de Gévgéli, le tiers de l'arrondissement de Névrokop et des régions des arrondissements de Monastir, Kavadar et Doiran d'une étendue égale des partis des arrondissement de Florina, Drami Démir Hissar etc., restées en dehors du territoire hellénique.

La frontière septentrionale de la Thrace occidentale a été fixée par le Traité de Sèvres (29 juillet/10 août 1920) signé entre les puissances de l'Entente et la Grèce à la suite du Traité de Neuilly (27 novembre 1919). Le Traité de Lausanne (23 juillet 1923), signé après la débâcle en Asie Mineure, a déterminé la limite orientale de la Thrace hellénique le long de l'Hebros.

C'est ainsi que, par des étapes successives, s'est formée la frontière actuelle de la Grèce. Il a fallu un siècle de luttes ardues pour que les frontières tracées par le Protocole de Londres le 3 février 1830, puis déplacées jusqu'à la vallée de Tempé et la ville d'Arta, en 1881, embrassassent l'Épire, la Macédoine et la Thrace.

Il en fut de même avec les autres peuples balkaniques. Leur formation territoriale doit beaucoup à l'antagonisme entre la Russie et l'Empire ottoman. Si le Traité de San Stéfano qui prévoyait une grande Bulgarie aux dépens des autres nations de l'Hémus a été modifié par le Congrès de Berlin (1878), le jeune Etat bulgare, érigé en principauté sous la suzeraineté du Sultan ne tarda pas à s'assurer par un coup d'état hardi l'annexion de la Roumélie Orientale (1885), restée jusque-là autonome. Dès lors les populations grecques, compactes et florissantes de cette région, furent livrées à l'extermination.

Le Traité d'Andrinople (1829) qui a reconnu l'autonomie de la Serbie, et l'annexion d'une partie de la Serbie du Sud, en 1833, ont formé le noyau de l'Etat serbe limité, du côté Nord, par le Danube, par la Drina, du côté Ouest, à l'Est par le Timok et par la ville d'Alexinatz du côté méridional. Le Traité de Berlin a reconnu la Serbie comme Etat autonome et autorisé l'annexion de la région méridionale de Nich, Pirot et Lescovats. En attendant la première guerre mondiale qui a permis l'union des Slaves du Sud au sein du grand Etat yougoslave, les opérations des Balkans ont facilité à la Serbie l'accès de la Macédoine.

En considérant ce phénomène parallèle de l'affaiblissement de l'Épire turc et de l'avance des peuples balkaniques tendant sans cesse vers leur union nationale on a nettement l'impression d'un mouvement qui, des régions excentriques, se dirige vers un centre commun. La domination ottomane se rétrécit de plus en plus davantage. Il est toutefois d'un intérêt capital pour la Turquie de maintenir sa souveraineté sur toutes ces régions qui protègent la grande route qui mène de l'Adriatique à la mer Egée et de la mer Egée à Constantinople. Son caractère de grande puissance européenne en dépend. Elle emploie dans cet effort tout son appareil militaire et son art diplomatique. Le terrain lui est propice car à mesure que « l'homme malade » s'affaiblit les antagonismes internationaux grandissent. Il en est de même avec ces nations balkaniques qui émergent du chaos produit par la chute de la Turquie : plus elles s'approchent du point commun vers lequel elles tendent, plus les dissensions et les conflits s'accroissent.

II. — Les nationalités en présence.

La ruine de la domination ottomane dans cette large région centrale de la péninsule devait en effet ranimer des haines séculaires. Dans un sens inverse, cette même domination turque, qui finissait par se désagréger, avait mis fin, cinq siècles auparavant, aux antagonismes nationaux. La conquête a profondément modifié l'aspect ethnologique et les conditions de vie en Macédoine et en Thrace. Les XVe et XVIe siècles, période de la grande offensive des Sultans en Europe, ont été particulièrement durs. Des transferts de populations opérés par le gouvernement central, la levée en masse de jeunes chrétiens, la conversion à l'Islam, les mouvements métanastatiques, enfin la condition même du paysan soumis au dur régime du *tchiflik*, ont largement contribué à l'affaiblissement de la population indigène et déterminé sa répartition postérieure. Sous un régime essentiellement agricole, la vie urbaine déclinait.

Les nationalités balkaniques étaient dorénavant en présence. Les guerres récentes avaient aboli la barrière qui les gardait jusque là séparées. Toutes prétendaient, bien entendu, à l'hégémonie alléguant, chacune, la supériorité numérique de ses nationaux. Or, quelle pouvait être au juste l'image ethnologique des territoires contestés ? Les régions extrêmes mises à part, où la population était relativement homogène, le reste du pays présentait un aspect d'une rare complexité. Dans les villes, dans les grosses bourgades, Turcs, Grecs, Slaves, Albanais, Juifs, Valaques, ces derniers de sentiment national grec, se pressaient les uns à côté des autres. Ils habitaient souvent des quartiers à part. Songez à cette description de Victor Bérard : « Musulmane au nord, dans les jardins, les peupliers, les cyprès, les platanes couvrant de leur ombre les narghilés et les turbans; Hellène au sud, dans les hôtels d'Orient, les cafés Eiffel, les bacals aux devantures multicolores, les batteurs de dénéké, les vendeurs d'olives, de sardines et de pétrole; Juive dans quelques rues d'un vieux ghetto, noires, tendues de linge et de défroques, bordées de femmes aux yeux tout pleins de vice : telle est le Monastir que l'on voit ». (1)

Dans les campagnes on rencontrait des agglomérations

paysannes grecques, slaves ou valaques ou bien des villages mixtes.

Etablir la proportion exacte entre les divers éléments de la population, serait une tâche particulièrement délicate. (2) Non point parce que les statistiques font défaut, mais en raison de la diversité des données de ces statistiques. Les résultats des documents serbes et bulgares, éminemment suspects, ne peuvent pas retenir notre attention. Afin d'éviter des objections, même injustifiées, nous ne nous baserons pas non plus sur des données d'origine grecque. Les statistiques turques, documents très incomplets certes, méritent plus de foi. On en signale deux : une, antérieure à l'année 1904, attribuée à la Macédoine et la Thrace grecques une population hellénique de 422,581 âmes et une population slave de 111,890 personnes. Nous laissons pour le moment de côté les Turcs et les autres minorités de langue. D'après une autre statistique, établie en 1904 par l'inspecteur général des vilayets de Salonique, Monastir et Kossovo sous la surveillance des agents politiques des Empires russe et austro-hongrois, le nombre des Grecs des vilayets de Salonique et de Monastir s'élevait à 634,510, tandis que celui des Slaves à 386,729. Ces chiffres, bien qu'ils englobent aussi des populations slaves des territoires appartenant aujourd'hui à la Yougoslavie, demeurent particulièrement caractéristiques pour la force de l'élément grec en Macédoine.

Faute de précisions absolues, on s'est également efforcé de tirer des conclusions sur les nationalités en utilisant les données statistiques de l'enseignement local. D'après ces calculs, le nombre des habitants grecs de la Macédoine hellénique avant 1913 s'élevait à 482,480 contre 136,100 Slaves. Quant à la Thrace occidentale, elle compterait 82,650 Grecs et 43,670 Slaves. (3)

Telle serait la proportion des éléments ethniques dans les pays attribués à la Grèce avant 1913. Entretemps de grands changements se sont produits. Pendant les guerres balkaniques et la première guerre mondiale, 125,000 Turcs, 8,000 Juifs et 15,000 slavophones ont quitté de leur plein gré le pays grec. Au contraire, des Grecs, provenant de l'Asie Mineure, de la Thrace ottomane, de la Bulgarie, de la Russie méridionale, de la Serbie, y ont trouvé refuge. La convention gréco-bulgare de Neuilly (27 novembre 1919) qui a reconnu aux « minorités ethniques, de religion ou de langue, le droit d'émigrer librement », ainsi que la convention de Lausanne en date du 30 janvier 1923 qui prévoyait l'échange obligatoire des populations grecques et turques, ont provoqué un nouvel exode : 383,000 Turcs et 53,180 slavophones ont passé la frontière. Un puissant effort de colonisation a été entrepris dans les territoires évacués : 638,253 Grecs réfugiés (446,094 paysans, 192,159 citadins) ont été installés en Macédoine; la Thrace occidentale recevait, à son tour, 107,607 colons Grecs, dont 72,060 paysans et 35,547 citadins. (4) Le recensement de 1928 présentait une minorité de langue slave de 80.668. En 1940, sur une population de 1,751,997, on comptait 28,310 slavophones, 10,374 Valaques et 508 Bulgares, sans compter

(2) On lira avec beaucoup de profit la plaquette de M. N. Vlacho, 'Η εθνολογική σύνθεσις τῶν ἀνηκόντων εἰς Ἑλλάδα τμημάτων τῆς Μακεδονίας καὶ τῆς Δυτικῆς Θράκης. Athènes, 1945.

(3) Ibid. pp. 11-13.

(4) Sur la colonisation de la Macédoine en général voir le livre de J. Ancel La Macédoine. Son évolution contemporaine (Paris, 1930).

(1) V. Bérard, La Turquie et l'Hellénisme contemporain 2e édition, (Paris, 1896), pp. 142-143.

les Turcs de la Thrace occidentale et les Israélites qui habitaient surtout Thessalonique et que la barbarie allemande a presque entièrement exterminés.

* * *

Les grands bouleversements de ces dernières décades ont eu pour résultat de donner aux provinces septentrionales de la Grèce une rare homogénéité de population. Néanmoins « le problème des races » en Macédoine en général restera toujours un champ riche d'observation pour l'historien et pour le sociologue.

« La Macédoine, écrivait Victor Bérard, travaillée et retournée par les propagandes, n'est pas divisée en peuples rivaux, mais en partis hostiles et la carte des nationalités ne correspond que très mal à la carte de ces partis ». (5) C'est là une remarque fondamentale qui nous aidera à comprendre le côté politique du problème des nationalités macédoniennes.

Parmi celles-ci il faut tout d'abord citer les maîtres. Sous le nom de « Turcs » l'on désignait des musulmans de différentes provenances : Turcs proprement dits, fonctionnaires, soldats, cultivateurs, d'origine pour la plupart anatolienne; musulmans indigènes, restes de colonisations ottomanes, des chrétiens islamisés dont certains gardaient le souvenir de leur origine, comme ces « Vahallahadais » des campagnes de Grévéna et d'Anasélitza, de langue grecque, qui juraient aussi bien par le Prophète que par la Vierge. Viennent ensuite des minorités de nation, de langue et de religion, Juifs, Albanais, Tziganes, Tcherkesses; des minorités de langue, les Valaques de conscience hellénique. Il y a évidemment les Grecs, évidemment d'une robuste conscience nationale, d'une vivacité remarquable, économiquement prépondérant, civilisé, conscient et jaloux de son rôle civilisateur.

Mais ce ne sont ni les Grecs, ni les Turcs, ni les autres minorités de langue ou de religion qui méritent l'intérêt de l'historien. Dans ce chaos macédonien d'avant 1913 un autre élément doit attirer notre attention. Je l'ai appelé Slave; on l'appelle Slavophone, Macédonoslave, bulgarophone, bulgare...

Il constituait dans les régions septentrionales la grande masse de la population agricole. Vers le Sud, il formait des flots plus ou moins importants. Attaché à la glèbe, ce peuple menait une vie primitive et patriarcale. Il se sentait avant tout chrétien. Ainsi que le remarque l'éminent géographe serbe J. Cvijic, « au point de vue national, la masse de la population, qui n'a pas été atteinte par les propagandes, ne se sent ni serbe ni bulgare. (6)

Depuis le jour où la politique russe s'est avisée de former dans les Balkans un foyer d'irradiation slave en soutenant les aspirations de la Bulgarie, les populations slavophones de Macédoine, ethniquement amorphes ont été travaillées avec une tenacité remarquable. (7) L'institution d'une exarchie bulgare a facilité les mouvements de la propagande. Il s'agissait de donner à ce peuple une conscience nationale.

(5) Ibid p. 26.

(6) J. Cvijic, Remarques sur l'Ethnographie de la Macédoine, 2e éd. Paris, 1907, p. 7. Contre les opinions de Cvijic, cf. A. Ichircoff Etudes sur l'Ethnographie des Slaves de Macédoine, (Paris, 1908). J. Ivanoff., La Question Macédonienne, (Paris, 1920)

(7) Voir le livre de N. Vlachos, Το Μακεδονικόν ως φάσις του Ανατολικού Ζητήματος, (Athènes 1935).

L'expérience ne fut pas sans résultat. Des écrivains contemporains ont signalé des faits caractéristiques de cette transition. A l'anglais H.N. Brailsford qui demandait si leur village était grec ou bulgare, des paysans macédoniens répondaient : « Il est bulgare aujourd'hui, mais il y a quatre ans il était grec ! » Riche matière d'observation pour la manière dont se forme la conscience nationale chez certaines nations.

Mais, au fond, est-il bulgare, est-il serbe, ce paysan slave que Serbes et Bulgares se sont disputés avec tant d'acharnement ? L'étude du dialecte local, qui a subi une forte influence grecque, (8) le rattache à deux groupes slaves : à celui qui de bonne heure a pénétré en pays grec (la phonétique des toponymies en est la preuve) et au groupe balkanique oriental. De là la parenté linguistique avec le bulgare actuel. Mais, apparentés au point de vue linguistique aux Bulgares, la masse de la population (les régions extrêmes exceptées), embrassant des éléments grecs slavisés, n'est ni bulgare ni, encore moins, serbe. Appartenant très probablement à des résidus des premières invasions slaves du VIe et VIIe siècles, elle est antérieure à l'apparition des Bulgares et à l'avance des Serbes vers le Sud. L'effort qui a été tenté depuis la deuxième moitié du siècle dernier en vue de créer une conscience nationale factice a été dicté par des considérations politiques. (9) S'il fallait donner un nom aux Slavophones de la Macédoine, je ne les appellerais ni Serbes, ni Bulgares, mais des Slaves Byzantins.

III. — Les confins septentrionaux de l'Hellénisme

Quel poignant spectacle que celui qu'offrent ces populations grecques fuyant l'extermination ! Ce sont parmi les derniers exodes d'une longue série de persécutions et d'atrocités.

Faut-il mentionner les transferts forcés de Kroum, les invasions de Syméon, les dévastations de Samuel ? Une hémorragie sans fin, tel fut le bilan d'une période longue de presque treize siècles. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion de 1941 la politique bulgare s'est donnée la tâche d'exterminer l'élément grec dans les pays qu'elle considérait propices à son expansion. Entre plusieurs autres, qu'on me permette de rappeler le témoignage de Georges Acropolite, historien du début du XIIIe siècle. Se rapportant aux atrocités commises par le tsar Joannice (1196-1207), il énumère les villes de la Macédoine et de la Thrace, qui, Philippopoli la martyre en tête, qui ont été prises, saccagées, détruites de fond en comble et dont les habitants, emmenés en captivité, furent installés le long du Danube. « Son intention, remarque l'historien byzantin, était de créer une telle situation de façon que les Grecs ne pussent jamais recupérer leurs propres villes ». (10) Qu'on se rapporte aussi aux récriminations de Démétrius Cydonès contre les Bulgares qui, profitant de l'invasion turque, s'emparaient des forteresses, en emmenaient la population, déracinaient l'Hellénisme. (11)

(8) G. Boukouvalas, Ἡ γλῶσσα τῶν ἐν Μακεδονίᾳ Βουλγαροφώνων (Le Caire, 1905)

(9) D. A. Zakythinos, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι (Athènes, 1945) pp 85-86.

(10) Acropolite éd. Eisenberg, tome 1 p. 23.

(11) D. A. Zakythinos, « Démétrius Cydonès et l'Entente balkanique au XIVe siècle ». Le Messager d'Athènes, (30 mars 1945).

Dans les temps modernes, les années 1885 (annexion de la Roumélie Orientale), 1903 (événements de la Macédoine), 1906 (atrocités et persécutions en Roumélie Orientale), 1913, 1916 et 1941 (invasions bulgares en territoire grec), marquent autant de dates dans le martyrologe de la grécité du Nord. (12) Ces bandes fuyards qui remplissent les routes des Balkans abandonnent les derniers glacis avancés que l'Hellénisme, pendant des décades de siècles, y a défendus. D'autres populations, restées sur place, ont été englouties dans la tourmente. Quelques rares débris mènent encore aujourd'hui une vie de cryptogrecs.

La limite septentrionale de l'Hellénisme a été ainsi complètement modifiée. Dans l'Antiquité, au Moyen Age, sous la domination turque, jusqu'au début même de notre siècle, son tracé était tout différent. Par des étapes successives, les Grecs avaient conquis sur les peuples thraco-illyriens la plus importante partie de la péninsule, en particulier les régions s'ouvrant à la mer. Au III^e siècle de notre ère, au moment où la romanisation était à son apogée, le Grec s'était assuré la prépondérance.

La ligne Jiretschek (13) détermine le domaine grec. Elle part de la côte adriatique, notamment d'Allesio, passe par la région de Dibra et, coupant la Macédoine septentrionale entre Scupi (influence latine) et Stobi (influence grecque), elle se dirige vers le Nord et, par Naissos (Nich) et Piro, avance jusqu'à Vidin; là elle se tourne vers l'Est pour aboutir à la mer Noire en passant par Serdica (aujourd'hui Sofia). Le pays situé au Sud de cette ligne idéale constituait la sphère de l'influence grecque. Quelques flots de par et d'autre coupaient l'unité linguistique. En ce qui concerne tout particulièrement l'Épire du Nord, un passage précis et formel de Strabon nous permet, à côté d'autres renseignements, de tracer la limite extrême des peuplades grecques le long du Géonosos (Scumbi). (14)

Les confins septentrionaux de l'Hellénisme au Moyen Age doivent être considérés sous deux aspects différents : au point de vue politique et au point de vue ethnologique.

Depuis la deuxième moitié du VII^e siècle jusqu'à la conquête ottomane, trois États balkaniques (sans parler de la domination latine et d'autres occupations éphémères) se sont âprement disputés certaines parties de la péninsule : l'Empire byzantin et les États bulgare et serbe. Byzance, obligée d'affronter en Orient, dans la Méditerranée et, plus tard, en Italie, l'assaut puissant des Arabes, a dû souvent négliger la défense de ses frontières européennes. De ce fait ses territoires ont été constamment exposés aux attaques et aux invasions. Installés dès le dernier quart du VII^e siècle dans les régions danubiennes, les Bulgares tendent sans cesse à imposer leur hégémonie sur les tribus slaves et à se frayer un chemin vers le Sud, au delà des Balkans, et vers l'Ouest, du côté de la vallée de Morava et de la Macédoine. Pendant

les conflits qui s'ensuivirent avec les Byzantins, qui tendent eux aussi à entraîner dans leur orbite le monde slave, les grandes masses organisées comme les tribus isolées, et qui s'efforcent de barrer les routes vers le Sud, la frontière gréco-bulgare subit des modifications brusques et passagères.

Se basant sur ces occupations éphémères, les savants bulgares ont cru qu'ils pouvaient tracer en conséquence les limites ethnologiques et historiques de leur nation. Je signale tout particulièrement les cartes élaborées par D. Rizoff, « Die Bulgaren in ihren historischen, ethnographischen und politischen Grenzen », Berlin, 1917. Rappelez-vous par exemple à la carte No.9. Elle montre l'Empire bulgare sous Syméon : toute la péninsule balkanique depuis le cours du Danube jusqu'à l'Acarnanie fait partie de son territoire. On laisse à Byzance la Thrace orientale, une étroite zone de la Thrace occidentale et de la Macédoine avec Thessalonique, une partie de la Thessalie maritime, la Grèce continentale et la Morée bien entendu. Jamais supercherie scientifique n'a été aussi hardie. (15) Certes les incursions de Kroum, de Syméon, de Samuel, étaient poussées jusqu'aux extrêmes limites de l'Empire byzantin, mais ce ne sont ni les invasions, ni les dévastations, ni les occupations de quelques années qui forment les droits historiques des peuples. Ce sont au contraire les œuvres de l'esprit, les liens de la civilisation, les efforts pour l'amélioration des sociétés, qui unissent l'homme à la terre.

En réalité la frontière politique de l'État bulgare dépasse à peine les contreforts méridionaux des Balkans pour embrasser Sofia avec les pays montagneux de l'Ouest et la région de Zagora du côté de la mer Noire. On s'en rend compte toutes les fois qu'un traité de paix vient interrompre les conflits armés. Comme aux temps des grandes invasions, c'était à la vertu du chef, Kroum, Shméon, Samuel l'Arménien, Joannice, Jean Asên II, que l'expansion bulgare devait son succès éphémère. Comme aux temps des grandes invasions, les concepts du territoire national et de la communauté nationale étaient étrangers à l'envahisseur. Le nom même de Bulgares, que les Grecs ont donné aux habitants slaves de la Macédoine septentrionale, n'a pas un sens ethnologique. (16)

Ce n'est que très tardivement que les Serbes dépassèrent leurs confins méridionaux de Rascia (Novi-Bazar) pour s'étendre vers la Macédoine. Etienne Douchan (1331-1335), empereur des Grecs et des Serbes, est un prince slave régnant sur un royaume grec « à la mode des Grecs » (κατὰ τὴν εἰθισμένην Ῥωμαίων διαίταν selon Grégoras II, 747). L'occupation serbe de la Macédoine et de la Grèce du Nord, toute militaire, n'a pas apporté de changement ethnographiques. L'émiettement de l'État de Douchan a créé le chaos qui a précédé la conquête ottomane. Quant à ces derniers dynastes serbes qui ajoutaient à leur titre grec le nom des Paléologues, ils « ont fini leur règne avec la conscience qu'ils avaient abandonné le caractère slave, qu'ils avaient été reçus dans l'unité byzantine ». (17)

La ligne Jiretschek qui marquait à la fin de l'Antiquité la limite de l'Hellénisme a été submergée par

(12) Cf. P. Papachristodoulou, Ἡ καταστροφή τοῦ βορειο-θρακικοῦ Ἑλληνισμοῦ, 1878 1914 (Athènes 1945)

(13) On appelle ainsi la limite entre l'influence grecque et l'influence latine dans la péninsule de l'Héemus établie sur des données épigraphiques par l'éminent historien tchèque Constantin Jiretschek. Les rectifications de détail apportées à cette ligne ne font que confirmer sa valeur.

(14) A. Kéramopoulos Οἱ Ἕλληνες καὶ οἱ βόρειοι γείτονες, (Athènes, 1945), pp. 197 et suiv. C. Stergiopoulos Τὰ βόρεια σύνορα τῆς Ἑπείρου, (Athènes 1945), pp. 11 et suiv.

(15) Cf. D. Xanalatos Τὰ ὅρια τοῦ Ἑλληνισμοῦ εἰς τὴν Βαλκανικὴν, (Athènes, 1945).

(16) Cf. les observations de M. St. Kyriakidis Τὰ βόρεια ἐθνολογικὰ ὅρια τοῦ Ἑλληνισμοῦ, (Thessalonique, 1946) pp. 38 et suiv.

(17) N. Iorga Formes byzantines et réalités balkaniques, (Bucarest Paris, 1922), p. 187.

les invasions barbares. Néanmoins Visigoths, Huns, Ostrogoths, Koutrigours, Avars n'ont exercé qu'une influence très faible sur le caractère ethnique de la péninsule. Dans un sens ils ont préparé le terrain pour l'infiltration des Slaves qui à partir de la fin du VI^e siècle, en masses compactes vers le Nord, en tribus isolées vers le Sud, s'installent en pays byzantin. Un travail d'assimilation a dès lors commencé. Les populations grecques, affaiblies, isolées dans les extrêmes régions septentrionales, ont fini par être absorbées, non sans avoir auparavant donné aux nouveaux-venus les éléments d'une vie sociale. Au contraire, les fractions de tribus slaves égarées plus au Sud ont été assujetties ou assimilées. Volontiers l'Empire byzantin s'en était servi à des fins de colonisation. Des transplantations forcées, opérées en Asie Mineure, ont brisé les résistances.

Il n'est pas possible d'apporter ici les arguments de détail qui permettent de fixer la limite ethnologique de l'Hellénisme. Mon savant collègue M. St. Kyriakidis vient de le faire avec sa maîtrise coutumière. Qu'il me suffise de noter qu'à la veille de la conquête turque la grécité du Nord gardait avec une tenacité admirable ses lignes avancées. La Thrace toute entière depuis Constantinople jusqu'au Nestos et depuis la mer Egée jusqu'à l'Hémus, conservait son caractère souverainement grec. L'Empire byzantin avait tout intérêt à veiller sur la fidélité des populations qui entouraient les positions les plus importantes pour la défense de la capitale, des ports de la mer Noire et des Détroits. Seule la partie montagneuse des Rhodopes était habitée par une population mixte de Slaves, Grecs et Hongrois; les Grecs plus compacts dans les gros bourgs et les forteresses. En Macédoine, la partie méridionale était habitée uniquement par des Grecs. Le cours moyen de l'Axios est peuplé de ces « Turcs Vardariotes », Hongrois grécisés. Des colonisations de Patzinaks ont été effectuées dans Ardéea. Dans la région de Stromnitza, la ville était habitée par les Grecs tandis que la campagne offrait une population mixte. Des bergers valaques étaient disséminés dans toute l'étendue du pays. (18)

Les changements apportés en Macédoine sous la domination turque ont été au profit des conquérants. L'Islamisation a touché tous les éléments ethniques. Au point de vue grec, nous avons surtout les déplacements vers les centres urbains. Certaines fractions, affaiblies ainsi et isolées, ont adopté le parler local tout en gardant jalousement une conscience nationale vigoureuse.

La Thrace (la Roumélie Orientale y comprise) a conservé son aspect grec. Les Turcs s'y sont établis en masses compactes. Ils étaient des soldats et des laboureurs. Les grandes cités de l'intérieur, Philippopolis, Sténimachos, appartiennent aux Grecs. Formellement Lady Montague atteste dans une de ses lettres (avril 1717) que la première « n'est habitée que par les Grecs ». (19) En parlant de la seconde, Albert Dumont (1868) rapporte que « ni les Turcs ni les Bulgares n'ont pu s'y établir ». (20) La population des villes cotières, Varna, Anchialos, Mesembria, Pyrgos, Sozopolis appartient au domaine exclusif de l'Hellénisme. (21) Les Karyotes de la vallée de la Tounza

inférieure sont des Grecs. (22) Jusqu'à l'intérieur du pays bulgare, à Schumla, à Arnaut-koi, à Rasgrad, les voyageurs signalent des colonies helléniques florissantes. (23)

Il est d'ailleurs à remarquer que ce n'est que très tardivement que les Bulgares ont colonisé la Thrace du Nord. Le témoignage formel de Robert Walsh, attaché à l'ambassade de Lord Strangford (1828), ne laisse aucune doute : « La province appelée Bulgarie, écrit-il, ne comprend que le pays situé entre les monts Balkans et le Danube; mais la race active des Bulgares a passé les limites du Balkan et s'avance graduellement dans la Roumanie (Roumélie orientale). La politique du gouvernement turc est évidemment de favoriser cette nouvelle population dans ces fertiles plaines et d'y encourager l'industrie de ces agriculteurs industriels ». (24)

D'une manière générale, que cela soit en Macédoine, en Thrace ou en Epire, que cela soit dans les centres urbains, dans les campagnes et dans les ports, l'élément grec conserve la supériorité dans la vie économique et intellectuelle. Ainsi que le remarquait Ubicini, « là où leur influence (l'influence des Grecs) cesse de se manifester, la barbarie commence ». (25)

IV. — La sécurité de la frontière septentrionale

La Thrace occidentale s'ouvre également par des dépressions du sol. Le bloc montagneux du Rhodope protège naturellement la région purement égéenne. Les vallées du Nestos et de l'Hébro en assurent l'accès.

Cette région égéenne de la Péninsule balkanique a de tous temps fait l'objet principal de l'expansion bulgare. Cependant pas une seule fois durant les luttes acharnées du passé l'envahisseur du Nord n'a atteint cette mer heureuse qui est le berceau de la race grecque. Byzance savait bien que le facteur territorial ne joue qu'un rôle secondaire dans la conduite des guerres. Elle se repliait facilement en évacuant les villes et les campagnes. Elle n'abandonnait jamais les points qu'elle croyait essentiels pour sa défense ou pour le maintien de sa prépondérance politique ou économique.

La Thrace était comprise parmi ces points neutraux. Les régions orientale et septentrionale faisant partie de l'Empire, les problèmes de défense ne se posaient évidemment pas de la manière dont ils se posent aujourd'hui. L'effort militaire de Byzance tendait alors à barrer la route vers le Sud et à empêcher l'avance vers la capitale. Il y a eu cependant dans l'histoire byzantine une période où les empereurs, n'étant pas maîtres de Constantinople, menaient des guerres offensives dans les Balkans. C'était au moment où, l'Empire démembré par les Croisés, la résistance grecque avait établi son centre à Nicée et en Epire. La Macédoine, le Rhodope, la Thrace toute entière, ont été le théâtre de l'offensive nicéenne. En étudiant le détail de ces opérations contre les Bulgares, on a nettement l'impression que les armées grecques avaient comme objectif la domination du Rhodope. Acropolite en souligne l'importance (I, p. 113).

(18) St. Kyriakidis *Ibid.*, pp. 48-49.

(19) G. Arvanitakis, Quelques témoignages sur l'Hellénisme de la Thrace, (Genève 1919), p. 33

(20) *Ibid.*, p. 93.

(21) *Ibid.*, pp. 44, 109.

(22) C. M. Apostolidis, Βούλγαροι ή Έλληνες ήσαν οι Καριώται; Θρακικά, 13 (1940), pp. 157 et s.

(23) G. Arvanitakis *Ibid.*, pp. 53 et suiv.

(24) *Ibid.* p. 53.

(25) *Ibid.* p. 107 note 3.

Ce même souci de former des remparts puissants mettant à l'abri la zone égéenne et la capitale est également manifeste dans l'organisation du commandement militaire et de l'administration civile du pays. La circonscription (Thème) de Philippopoli, fondée très probablement au Xe siècle, embrassé à la fin du XIIe (1198) des territoires s'étendant vers le Nord jusqu'à Bérhoé (Stara Zagora), sur toute la région montagneuse vers le Sud et l'Ouest/, et presque jusqu'aux confins occidentaux de la région d'Andrinople, vers l'Est. Au XIIIe siècle nous constatons une tendance inverse. Le thème de Philippopoli s'émiette. La partie occidentale forme le thème Sténimachos et de Tzépaina (attesté en 1246), cette dernière localité se trouvant aux confins de l'Hémus et du Rhodope. Plus au Sud, sur le bloc montagneux du Rhodope, au Nord toutefois de Mélénikos, nous voyons apparaître le thème d'Achrida (différente de l'Okhrida macédonienne). Entre Andrinople et Sténimachos, la région de Morrha a été également érigée en circonscription spéciale. Il est évident que toutes ces réformes dans l'administration militaire et civile visaient à la défense du pays et tout particulièrement à la protection de la zone égéenne.

CONCLUSION

Je me suis efforcé dans cet article de présenter les principaux problèmes qui se rapportent à la formation des provinces septentrionales de la Grèce, aux limites de l'Hellénisme, à la sécurité de la frontière considérée au point de vue historique — problèmes anciens auxquels la guerre et l'invasion ont donné un renouveau d'actualité. Pour être bref, j'ai dû passer sous silence maint aspect important. Il est toutefois possible d'en tirer certaines conclusions générales.

Il a été au début nécessaire d'aborder le problème de nationalités et de démontrer une fois de plus la supériorité numérique et culturelle de l'élément grec. Ce qui toutefois m'a particulièrement préoccupé c'était de définir ces Slavophones que Serbes et

Bulgares réclamaient comme appartenant à leur propre nation. Je ne crois pas qu'on puisse douter que ce Slave macédonien n'est ni Serbe ni Bulgare et que là où la propagande a réussi à former une conscience nationale, cette conscience était toute factice.

Des chiffres, de pamphlets, des supercheries scientifiques, Combien au contraire est grandiose et pathétique ce phénomène de l'Hellénisme qui, pendant des siècles, aux glacis les plus exposés, se bat, et résiste ! Tout en se battant, tout en résistant, isolé et poursuivi, il entend tenir jusqu'au bout son rôle civilisateur. Le recul, puis la destruction de cet élément vivace demeure une des pages les plus passionnantes de l'histoire des Balkans.

Elle ne doit pas émouvoir seulement les historiens et les amateurs de vieilles chroniques. Ceux qui, en ce moment, ont pour mission de liquider les méfaits d'une grande crise mondiale, n'ont pas le droit de l'ignorer. Hier encore, ils ont suivi avec admiration un nouvel élan qui n'était pas le premier, qui ne sera pas, certes, le dernier. C'est pour toutes ces raisons qu'on a entendu avec une stupeur mêlée d'amertume les paroles de sympathie que Monsieur Molotoff, représentant d'un grand pays ensanglanté, a prononcées à l'égard des Bulgares. Et ce n'est pas non plus sans étonnement que nous voyons les chicanes de procédure risquer d'étouffer les droits le plus sacrés de l'Hellénisme. Le simple peuple qui a donné ses enfants, ces soldats qui ont laissé leurs membres pourris sur les montagnes de l'Albanie, ont tout le droit de s'en indigner.

La Grèce ne vise pas à des conquêtes impérialistes. Quelques lambeaux de territoires arides et rocailleux; les restes d'une population martyre; une frontière qui puisse arrêter une hémorragie sans précédent; telles sont ses modestes revendications. Le problème grec est parmi ceux qui montreront si l'humanité d'après-guerre est assez mûre pour dicter la norme d'une organisation internationale digne des sacrifices consentis.

D. A. Zakythinos



Une scène de « Beaucoup de bruit pour rien » donné par la troupe du Théâtre Royal d'Athènes. (voir page 28)

EMBRUNS

Lundi

◆ Une chaleur pesante comme la crainte de la bombe atomique étrangle l'air du large. Pas le moindre souffle. Et cette étuve, qui tue les êtres humains, ne fait aucun mal aux moustiques, hélas !...

◆ L'esprit goûte vivement, mais le cœur apprécie.

◆ Mon nez est sec
Comme un champ de maïs
Sur lequel a passé
la fureur de l'été !
Je suis tel un bedouin égaré
dans les mirages du désert
Et que la soif torture.
Comment pourrai-je
Prêter l'oreille
A tes discours sonores
Alors
Que j'aspire à posséder
Un frigidaire blanc et brillant
Et que mon rêve s'éternise
Sur une coupe de cristal taillé
Ou scintillerait, glacé,
Un verre de lait.

Mardi

◆ Le bonheur, comme une dentelle ancienne, est à chercher, à conserver, à réparer à chaque accroc !...

◆ Sur son oreille
flâne une mouche, aux ailes bleues.
Sur son nez
pousse une verrue...
Pour la masquer
il fait semblant de chasser la mouche,
de son nez...

◆ Cultivez en vos cœurs une joie pure et claire en dépit de l'heure sombre. Car toute joie vient de Dieu, pour vous aider à vivre, heureux parmi les ombres.

◆ O ! Vous !
Béatement étendus au soleil,
Qui rôtissez et craquelez,
Comme pain trop cuit...
Vous qui vous laissez caresser
par les mouches innombrables,
ignorez-vous
qu'elles vont, indifférentes,
sucrer des plaies affreuses,
traîner sur les fumiers,
et patiner sur vos peaux
gonflées et luisantes

de soleil...

◆ Les domestiques se suivent et se ressemblent tous...

Mercredi

◆ Ursule sort du salon de coiffure — le meilleur de la Capitale ! Platon ! l'unique !... Son visage est cramoisi boursouflé. Elle a les oreilles violettes et les yeux pochés,

... Mais très haut sur sa tête martyrisée — que les sculpteurs et poètes ont déclarée inexistante... Se dresse l'édifice de ses boucles au henné. Elle entre chez le confiseur et déguste un café à la crème avec mille singeries. Minaudant, avec précaution, elle se sert, craignant que quelque objet grossier n'effleure le noble rouge qui parfume ses ongles à l'acétone ! Que ne souffre-t-on pas pour se croire belle !...

◆ Il donne toujours raison au cuisinier et tort à sa femme car l'heure la plus importante dans la vie d'un homme est celle du déjeuner...

Jeudi

◆ Un soir...

J'ai rêvé que j'étais fée...
J'errais dans les salles sonores
de mon manoir d'agate
suivie du cortège ronronnant
de mes chattes siamoises.
Des jets d'eau égrenaient
les heures de ma pensée
en gouttes irisées
Dans leurs bassins de turquoises.
Le long des colonnettes d'albâtre transparent
de porphyre brillant et de marbre rose,
grimpaient de jeunes jasmins
aux fleurs étonnées,
semblables aux étoiles, que font
sur la mer,
les vagues furieuses.

.....
Mes elfes dansaient
avec mes ondines
autour des vasques de jade,
empruntant leur légèreté
aux feuilles valsantes de l'automne.
Et l'air retentissait du vol silencieux
des oiseaux bleus.
Hors du palais,
s'étendait un désert,
traversé de chaudes convulsions.
Un vent malfaisant
torturait les palmes souples de mes dattiers,
Et la lune dessinait sur le sable
des mains décharnées
aux mouvements fantasques.

Un soir
j'ai rêvé que j'étais fée...
Mais je ne pouvais arrêter le vent !...

Vendredi

◆ C'est un courageux. Il dit ce que chacun pense, mais que personne n'ose exprimer.

◆ N'alourdissez pas les ailes du papillon de l'âme. Il ne pourrait s'élever assez haut.

◆ Un jour cru et blessant tombe sur le jardin. Le ciel est torturé de soleil et de cris d'oiseaux dominés par le caquetage rapide du vieux jardinier édenté. Tandis que les clameurs joyeuses des enfants, jouant sur la plage voisine, se pose dans l'air bleu comme de brillantes abeilles sur des fleurs précieuses.

◆ KRISHNA prêchait sur les bords du Gange sacré — il disait à ses disciples : « tu portes en toi-même un ami sublime que tu ne connais pas. Car Dieu réside dans l'intérieur de tout homme. Mais peu savent le trouver. L'homme qui fait le sacrifice de ses désirs et de ses œuvres à l'Être suprême, d'où procèdent les principes de toutes choses et par qui l'univers a été formé, obtient par ce sacrifice la perfection. Or sache-le, l'âme qui a trouvé Dieu est délivré de la renaissance et de la mort, de la vieillesse et de la douleur et boit l'eau de l'immortalité ».

Samedi

◆ Si j'étais le Syndicat d'Initiative je ferais de grandes affiches bariolées sur lesquelles j'écrirais : Venez passer l'été à Suez — Port-Tewfik. Station balnéaire à deux heures du Caire (ça rime) les plus belles plages d'Égypte et les plus belles montagnes. Chalets dans l'Attaka et au bord de l'eau. Hôtels de premier ordre... Séjour agréable et économique : avec deux mouchoirs de poche vous êtes habillés pour tout l'été. Venez visiter la perle de la Mer Rouge. Vous y verrez du soleil, des montagnes au profil fabrilieux, des chameaux et des pin-up girls...

◆ Elle ouvre la bouche comme mon chien lorsqu'un os l'étrangle !

Dimanche

◆ Dans le matin bleu et rose je vais cueillir entre les vagues capricieuses un peu de fraîcheur. Sur le sable bleuit par la glaise courent de minuscules crabes et des pagures audacieux. Ils ouvrent sur le monde leurs pinces rosées et se sauvent sur trois pattes en trainant derrière eux leur lourde coquille. Des poissons microscopiques glissent entre mes doigts maladroits. Une heure... deux heures se passent... Voici deux heures que mes doigts fouillent la vase pour trouver des palourdes et mon sceau en contient quin-

ze a peine ! Je rentre, les genoux arrachés par les pierres, les doigts usés et le nez brûlé par le soleil. La marée monte avec son joyeux clapotis et tout ce petit monde marin me regarde partir avec soulagement. Oh ! bien heureuse pêche aux palourdes !

J. de Bargedé

MA DOUCE PATRIE

*Douce Patrie où j'avais rêvé
Le repos de ma vieillesse
Et suspendre aux branches d'un platane
L'humble offrande de ma lyre,*

*Errer comme jadis dans tes forêts
Me griser des arômes de l'herbe,
M'oublier à écouter le chant du merle
Et bien que mortel vivre ainsi qu'un dieu.*

*Étanher ma soif au cristal de tes sources,
Me baigner le long de tes rivages enchanteurs
Sur le sable des grèves ou sous les oliviers
Recevoir la chaude caresse du mistral.*

*Entendre comme autrefois,
Dans les ravins, sur les pentes, dans les vallons,
Sous l'ardent baiser du soleil ou par les nuits
baignées de lune,
Jaillir le chant de la jeunesse et de l'amour.*

*O douce Patrie, j'avais rêvé
De l'éternel sommeil du juste
En ton sol béni,
Doucement bercé par la brise égéenne.*

*Hélas ! combien m'ont déçu mes rêves
Seule la douleur hante maintenant tes sites
enchantés*

*Là où régnaient le rire et la joie,
Aujourd'hui c'est la lutte fratricide, sombre drame.*

*Coup de massue le désastre s'est abattu,
Tout n'est que désolation et ruines.
Là où dansait Apollon
Croassent à présent les corbeaux et fraternisent
les loups.*

(Traduit par Athina J. Pappa)

Pétros Magnis

UN COIN DE VIE GRECQUE

LES EPONGES ET LEURS PECHEURS

Dans l'histoire, la littérature, le folklore

On peut dire un coin de vie presque exclusivement grecque. Pendant les années de guerre où les plongeurs grecs ne sont pas allés récolter les éponges au fond des Syrtes dans le Vieux Monde, du golfe du Mexique dans le Nouveau, les éponges avaient à peu près disparu sur les marchés. Quand l'année dernière les barques grecques de Tarpon Springs reprirent la mer ce fut une fête en Floride. Et quand la Grèce fête le retour des Douze Iles Egéennes, elle salue aussi le retour d'une vaillante population de pêcheurs d'éponges qui se transmettent leur dur métier de père en fils depuis des temps immémoriaux. Les pêcheurs de Symi et de Calymnos étaient les rivaux en audace et en endurance des pêcheurs d'Egine et d'Hydra.

La majeure partie de cette pêche en Méditerranée est concentrée par cela entre les mains des Grecs. Même avant que la guerre l'eût arrêtée, elle avait décliné à la suite de mesures restrictives imposées par les gouvernements des pays étrangers et surtout de l'Italie fasciste. Car bien que les mers du globe en soient pleines, très rares sont les lieux où vivent les éponges qui valent la peine d'être cueillies et peuvent être utilisées.

On comprend donc pourquoi les éponges tiennent une place dans les écrits ab antiquo de la Grèce et dans son folklore.

I.

Pendant des siècles la source des éponges furent nos mers. En particulier l'Egée depuis les Sporades jusqu'au cap Maléas et à l'Hellespont (la Marmara) depuis la mer de Crète jusqu'aux rivages de la Lycie et de Chypre. Les Eginètes, les Hydriotes, les Syméens la pratiquaient. Mais ceux-ci, quand les éponges commencèrent à disparaître de nos mers, se transportèrent le long de la Syrie, en Libye, en Egypte. Ceux d'Egine et d'Hydra les suivirent et ces côtes furent activement exploitées par des

plongeurs nus au commencement puis, depuis 1865, au moyen de scaphandres. C'est par ces Grecs que fut perfectionnée la pêche des éponges. Mais la multiplication des pêcheurs — Italiens, Maltais, Espagnols et autres imitèrent les Grecs — les mesures restrictives des gouvernements étrangers ont grandement réduit cette source de richesse, grecque par excellence.

La crise commença à se manifester au début de ce siècle. Alors des plongeurs Grecs, des gens d'Egine pour la plupart, s'en allèrent dans les Baléares. Ils y trouvèrent de bonnes éponges, mais en petite quantité. Puis ayant appris qu'elles pullulaient outre océan sur les rivages de la Floride, ils y allèrent les chercher. Leur première campagne terminée, ils s'y établirent définitivement et attirèrent d'autres insulaires grecs. De cette époque date la colonie de pêcheurs et marins à Tarpon Springs, colonie hellénique presque sans mélange qui introduisit dans ces mers le scaphandre comme moyen de pêche des éponges. — Mais revenons en arrière à travers les âges.

Les anciens Grecs n'étaient pas sans connaissances sur la nature et les propriétés des éponges. Aristote affirme qu'elle constitue un domaine intermédiaire entre l'animal et la plante, qu'elles ont des sens et même qu'elles remuent. Après lui Dioscoride, Elien et Plinie parlèrent des éponges. En général, les anciens croyaient que les éponges mangeaient la vase du fond de la mer, de petits poissons ou mollusques parce qu'on trouvait dans les trous des éponges des coquilles, du sable et d'autres petits débris.

Presque tous les anciens auteurs distinguent trois sortes d'éponges. Le « pyknos » ou « tragos » — « spongos » éponge est du masculin en grec ancien — à gros trous, rude au toucher. Le « manos », la « vénitienne » comme on dit aujourd'hui depuis le temps où Venise était le centre de commerce et de manipulation des éponges

qualité moyenne destinée surtout aux usages domestiques. Enfin l'« achilleios », tiré des eaux d'Antiphylos près de Castellorizo, la qualité fine. Et les anciens les travaillaient comme on le fait aujourd'hui. Ils les séchaient, les débarrassaient de leur enveloppe gluante, de leur suc visqueux, des impuretés, ils les blanchissaient pour les livrer au commerce.

De très bonne heure les Grecs connaissaient les éponges et leur usage. Homère en parle à plusieurs reprises. Lorsque Thétis, mère d'Achille, alla trouver Héphaïstos dans sa forge pour qu'il forgeât une armure pour son fils, le dieu quitta son travail à l'instant afin de l'accueillir convenablement. « Dans une urne d'argent, il plonge ses deux mains, avec une éponge il frotte son cou puissant, sa poitrine velue... »

Dans la maison d'Ulysse où les prétendants de Pénélope faisaient ripaille quand Athéna arriva pour chercher Télémaque : « les uns mélangeaient le vin et l'eau dans les cratères, d'autres lavaient les tables avec des éponges criblées de trous σπόγγουσι πολυρήτιαι et y posaient des viandes que d'autres découpaient ».

Chez un auteur ancien aussi nous trouvons l'énumération en vers des objets indispensables au ménage : « Trépied, marmite, lampe, éponge, chaudron, broc, couteau, assiette, aiguille ». Aristophane nous apprend qu'on utilisait les éponges pour soulager les malades pour prévenir les syncopes. Mais à quoi donc l'éponge ne servait pas ? A laver les délicats visages et à cirer les sandales comme font nos petits « loustri ». A effacer les fautes dans les manuscrits ou à supprimer des passages entiers sur les papyrus et les parchemins. Nous continuons à dire « passer l'éponge » quand nous voulons marquer l'oubli de quelque chose. On connaît l'anecdote d'Auguste. Il avait traduit en latin « Ajax » de Sophocle. Puis, relisant son travail, il s'aperçut qu'on ne peut pas être à la fois grand

empereur et grand poète. Il fit « passer l'éponge » sur son manuscrit et le papyrus resta immaculé.

Avec les fines éponges les peintres faisaient des pinceaux, les « penicilla », ils effaçaient le dessin ou la couleur qui ne les satisfaisait pas. Il paraît qu'un jour Protogène, dans un mouvement de dépit, lança sur un de ses tableaux l'éponge barbouillée de couleurs qui lui servait pour les nettoyages. Et voilà qu'au lieu de détruire la peinture, l'éponge apprit au peintre inopinément l'art de peindre l'écume sur les flots en fureur... Mais nous n'avons pas fini.

Avec les éponges on bouchait les flacons, on matelassait casques, cuirasses, jambières pour les empêcher de meurtrir le corps des guerriers et les cambrioleurs s'en enveloppaient les pieds pour ne pas faire du bruit en marchant. L'éponge était étroitement liée à la médecine et la thérapeutique. Trempée dans du vinaigre coupé d'eau, elle était appliquée en compresses pour soulager le cœur défaillant — nous avons vu ce qu'en dit Aristophane — contre les hémorragies et les maux de tête. La cendre d'éponge était administrée comme remède contre les crachements de sang et les hémorragies en général, elle entraînait dans des collyres et des onguents.

II.

Dans l'antiquité, les plongeurs, les « Dytes » étaient souvent en même temps des « Spongothirai » des pêcheurs d'éponges qu'on appelait aussi de plusieurs autres noms. Les dytes, à ce que Platon nous apprend, étaient entraînés dans des piscines spéciales. Parmi les plongeurs de l'antiquité figure en premier lieu Glaucos, personnage plutôt mythologique, dont Eschyle a fait le héros d'un drame qui n'est pas arrivé jusqu'à nous. Scyllias le Scionien est un autre plongeur célèbre, historique celui-là; Hérodote et Pausanias s'en sont occupés. Aristote, Théophraste, le lexicographe Polydeuce, Plutarque et surtout Oppien ont écrit sur les pêcheurs d'éponges : « Il n'y a pas chez les hommes plus périlleuse prouesse et plus pénible labeur que le métier de pêcheur d'éponges » remarque Oppien. Lui et d'autres anciens auteurs nous apprennent que ces plongeurs descendaient jusqu'à un fond de 20 à 25 mètres, attachés à une corde, tenant d'une main la faucille pour

faire leur récolte, de l'autre un lourd poids de plomb. Ils s'étaient emplis la bouche d'un liquide spécial ou pommade qu'ils crachaient arrivés au fond. Et tout de suite ils voyaient plus clair dans l'eau. Auparavant ils avaient invoqué les divinités marines et ils regardaient à l'entour s'il n'y avait pas de poissons sacrés, des dauphins par exemple, qui avaient le pouvoir de faire disparaître les poissons malfaisants pour le plongeur, les requins et autres... Il en est aujourd'hui de même, car les risques du métier font des pêcheurs d'éponge des gens très superstitieux.

Sa moisson achevée, le plongeur donnait une brusque secousse à la corde qui le retenait et ses compagnons le halaient en grande hâte à la surface.

* * *

Avec le supplice du Sauveur l'éponge a pris place parmi les objets sacrés de la chrétienté à côté de la croix. Les soldats romains avaient trempé une éponge dans du vinaigre pour la porter aux lèvres du Dieu crucifié. Cela a sanctifié l'éponge. Mais cela n'est pas étonnant. La coutume était dans l'armée romaine de donner aux soldats de grosses éponges trempées dans de l'eau, dans du vin ou parfois dans du vinaigre coupé d'eau pour qu'ils puissent se rafraîchir pendant la marche.

L'éponge prit donc place sur la Sainte Table et les livres liturgiques nous indiquent son emploi. « Alors le diacre... nettoie soigneusement le saint calice avec la sainte éponge, puis attentivement, pieusement, il couvre le saint calice de sa couverture » dit la Liturgie de Chrysostome.

Mais l'éponge n'a pas seulement les honneurs des livres liturgiques. On la retrouve dans les grimoires des alchimistes, dans les superstitions du Moyen Age peuple de superstitions, de légendes et d'êtres fantastiques, mêlée aux gorgones, aux hippocentaures, aux fabuleuses créatures du « Physiologue ». « L'éponge de mer, chrysolithe et pierre sacrée, mystère occulte » selon la terminologie des « Glossae Chymicae », était parmi les substances où les alchimistes cherchaient l'or.

Les médecins l'emploient dans leurs recettes. Pas seulement dans les recueils à l'usage des hommes mais aussi dans ceux destinés aux chiens, aux oiseaux et autres bêtes. En particulier aux faucons

dont la vènerie faisait grand usage. L'éponge était un remède souverain pour bien des maladies du noble rapace. On trouve aussi l'éponge dans les « Geoponica », le livre d'agronomie d'Agapios Landos, le moine Crétois du dix-septième siècle.

* * *

Chaque printemps les bateaux de pêche égéens mettent ou plutôt — car la guerre mondiale a tout bouleversé — mettaient à la voile pour les côtes barbaresques. L'embauchage des équipages, qui se reposaient depuis la fin de la précédente campagne, avait commencé vers la mi-janvier. A la mi-février tous les marchés étaient conclus aux approches du carnaval. Les équipages touchaient des avances de leurs patrons et alors c'était la noce pendant des jours et des nuits. Le vin, les liqueurs coulaient à flots. Et plus d'un « pour faire crever ses ennemis de jalousie » roulait des cigarettes avec des billets de vingt-cinq drachmes. Vingt-cinq drachmes en ce temps-là équivalaient à une livre anglaise en or.

Et le jour de l'embarquement arrivait enfin. Cela commençait par un « hagasmos », par la bénédiction de l'Eglise. Equipages et capitaines, alignés sur le quai se signaient dévotement aux paroles du prêtre : « Pour que cette eau soit bénie, pour ceux qui naviguent, pour ceux qui cheminent, prions le Seigneur ! » Peu après les caiques, pavoisés, toutes voiles au vent disparaissaient au loin en route pour l'Asie et l'Afrique. L'automne les ramènerait.

Mais que de dangers dans l'intervalle ! Sans compter tout le reste, il y avait la Gorgone de la mer d'Adalia, qui était, disait-on la sœur du grand Alexandre; il y avait les autres Gorgones, belles filles aux seins provocants. Lorsqu'un bateau passe sur leur chemin, elles s'y agrippent et demandent si le roi Alexandre est vivant. Et il faut que les marins répondent sur le champ : Il vit et il règne et il pacifie l'univers ». Autrement ils sont perdus.

Et il y a aussi des périls d'autre couleur. Ecoutez ce que chante l'amie qui attend sur la rive égéenne le retour de l'aimé :

« Regarde quelle bonace, regarde quel silence, et mon oiseau à moi est absent au pays Maure. Les caiques sont revenus, les gars sont rentrés, mais moi je n'ai eu lettre

ni excuse. Et voilà qu'aujourd'hui trois lettres il m'envoie. « Fais à ta guise, jeune fille, marie-toi ou se te maries pas, ou habille-toi de

noir pour te faire nonne. Car moi j'ai trouvé une fille ici en pays Maure, j'ai trouvé une Mauresque qui est une sorcière. Elle ensorcel-

le les bateaux et ils ne marchent pas. Elle m'a ensorcelé moi aussi et je ne peux pas venir. »

Pierre Calonaros

PARTIR!...

par MAURIENNE

Le charme des voyages est souvent fait des souvenirs d'une lecture. Tels romans dont nous restons impressionnés ont été le motif de flâneries romanesques. Les écrivains et les personnages de leur fiction ont rendu des atmosphères vivantes et humaines. Le lac du Bourget, c'est Lamartine et Elvire, Maillane, c'est Mistral, Oleron, c'est Loti.

Je ne sais pourquoi, au moment d'écrire cette chronique, je me suis reportée de quelques cent ans en arrière, et je me suis demandée comment Elvire s'était habillée pour aller au lac, le seul... l'unique... le vrai... l'éternel... le lac Romantique en un mot.

Nous, pour passer un week-end insignifiant, pour embarquer et débarquer dans une île peu éloignée, nous mobilisons dix couturières et tailleurs, vingt collections, des modistes par séries et des bottiers par pelletées. Elvire, pour passer à la postérité, ne se préoccupa que d'un poète et d'une robe blanche. Des robes blanches, ce n'est pas ce qui nous manque ! Ce qui nous manque, hélas ! c'est le poète et la postérité. La postérité annexée par Maurice Dekobra, ne daigna pas plus tourner la tête; quant aux poètes, ils sont trop amoureux de l'Académie pour songer à nous promener en barque.

Triste temps, mes sœurs, triste temps. Résignons-nous et quand notre heure viendra de mourir toutes entières, qu'on plante au cimetière n'importe quoi, ce qu'on voudra !

Donc faute de gloire et d'amour il nous reste la consolation d'être coquette. Après tout, être coquette pour la nature, ce n'est pas plus bête que d'être coquette pour un homme. Ni l'homme, ni la nature ne s'aperçoivent des frais que l'on fait pour eux, et si le boubab qui existait au Paradis Terrestre renaissait dans quelques jardins de ville d'eaux, il ne s'apercevait même pas que les feuilles de l'Eve moderne viennent de chez Rodier.

Toutes difficultés surmontées, je vais enfin, pouvoir partir. Chaque être possède, au fond de son cœur un bateau, dit-on. Chez moi c'est un transatlantique, c'est sans doute pour cette raison que mon cœur est légèrement distendu.

Partir ne crée pas seulement un geste, cela crée

une âme. Partir, c'est pour un temps, jeter le personnage que vous êtes dans le placard où se retrouveront père mèle, à la date du retour, vos habitudes un peu fripées et intacts vos ennuis; c'est vous composer une personnalité éphémère mais combien séduisante.

Qui est-ce qui vous connaît là où vous allez ? Sait-on le prix de votre loyer... votre stupide amour, vos origines obscures ? Pour tous les gens qui vont vous voir, vêtu de blanc ou en tenue d'alpiniste vous êtes un être neuf, inconnu qui peut voyager puisque ses moyens le lui permettent.

L'ignorance de nos semblables fait notre force et notre charme naît de ce que nous venons d'apparaître dans leur vie. Etrange paradoxe : être obscur nous donne de l'éclat ! Comment dès lors ne pas profiter du public bienveillant qui nous est acquis pour jouer sur la digue, à la buvette, dans le Casino ou à l'hôtel, le rôle qu'il nous est si facile de tenir ? Comment résister à cette satisfaction gratuite et si douce de prononcer sans danger et loin des démentis, ces phrases significatives : mon auto, mes terres, nos domestiques, quand ma mère a perdu son collier de perles !... Délicieuses répliques de l'éternelle comédie estivale, nous nous envolons dans les airs salins ou alpestres et, fragments savoureux de la pièce anonyme et toujours de saison, nous nous propagerons dans tous les décors classiques de la plage ou de la ville d'eaux, sur un accompagnement de musique américaine, ou de mélodie ancienne.

On rencontre souvent des gens qui se vantent d'avoir payé tour à tour le meilleur marché et le plus cher. Car, il y a pour le voyageur une réputation qu'il faut acquérir : ou celle de la personne qui n'y regarde pas, ou celle de la personne qui sait voyager. L'adoption de l'une ou de l'autre formule ne dépend que des résultats que l'on cherche. Si l'on fait le récit des vacances à la famille d'un nouveau Crésus il est préférable, n'est-ce pas, de passer pour un débrouillard.

La pièce est commencée... les décors se peuplent... mais tous les personnages n'ont pas encore fait leur entrée. Ils réfléchissent au personnage qu'ils vont incarner... pensent à leur mise en scène... apprennent leur rôle... ou modifient celui de l'année dernière.

Maurienne

Livre d'hier faits d'aujourd'hui

L'HISTOIRE QUI CONTINUE SANS CHANGER

Ces pages ne datent pas d'aujourd'hui comme on peut le croire sans autre avertissement. Elles furent écrites peu après la signature du traité de Berlin et le livre dont elles sont détachées fut publié à Paris en 1879.

Ce livre est le deuxième volume du « Voyage en Orient » de Joseph Reinach. Consacré à la Grèce, il renferme aussi la conclusion du voyage : « La question d'Orient en Orient » (Mars 1879).

Elle commence par la constatation du fait que les « Béotiens d'Occident, sans sortir de chez eux » ont la prétention de résoudre les problèmes qui se posent en Orient. — Encore une autre gent qui continue de pontifier dans les journaux et les parlements !

L'auteur du livre examine tout particulièrement deux forces alors comme aujourd'hui en présence : l'Hellénisme puissance morale; le Slavisme puissance matérielle. Et par moments on croit entendre dans ces pages la voix du Président Truman s'adressant au Congrès de l'Union.

...Je viens de dire la force de la politique russe, force faite de la logique d'une tradition sacrosainte et de la faiblesse d'adversaires inconstants et désunis; je vais en montrer maintenant le côté vulnérable. — La redoutable machine du système moscovite, ce ne sont pas des ressorts nobles et généreux qui la font mouvoir : c'est l'égoïsme, c'est la cupidité, c'est l'ambition. Ces choses en apparence si fortes, ce sont les pieds d'argile du colosse.

Circonstance régulière et qu'il importe de mettre en relief : dès le XVIII^e siècle, pendant que les Slaves du Sud ne connaissent toujours d'espérance et de gloire qu'avec leurs puissants frères du Nord, la Grèce a deviné la Russie. Ce n'est pas un lourd cheval crédule, comme celui des Balkans, que le coursier de Laconie; ce n'est point lui qui, par haine du cerf, portera jamais la selle et le harnais de l'homme. De bonne heure, son instinct se réveille, se met sur ses gardes, lui montre le piège. Cette délivrance si pathétiquement promise au raias (*) chrétiens, l'esprit net et clair de la Grèce a deviné que ce n'est que changement de joug; il a soupçonné que, de ces deux tyrannies, celle du Mascov, celle de l'Osmanli, la seconde doit être la moins dure, la moins implacable, la moins savante. Comme la femme de Paul, sa bru, était pour la seconde fois enceinte, Catherine fit venir à l'avance six superbes nourrices de l'Archipel, afin que, pressant leurs mamelles, les lèvres du futur empereur de Byzance ne fussent abreuvées dès la première euré que du lait de la Grèce; mais à peine les nobles Amalthées furent-elles arrivées à Tzarkoé-Selo, que le lait tourna dans leur sein. Force fut alors d'appeler des nourrices russes, de rudes femmes de moujiks. Si je reproduis cette anecdote, c'est qu'il est curieux d'y voir comme un présage de l'avenir, comme une fatalité.

(1) Les sujets chrétiens de la Porte Ottomane.

...Les raias grecs sont tout autres, il se sont sentis destinés de tout temps à être, une fois libres, les libérateurs de l'Orient; ils ont derrière eux le plus admirable passé, tandis que les Slaves datent d'hier dans l'histoire; et l'orgueil de ce passé, orgueil légitime et qu'il est sot de railler, c'est une force incomparable, je dirais presque la grande conscience des Grecs, car, se souvenant de Thémistocle et de Périclès, ils sentent qu'ils ne pourraient sans ignominie devenir les laquais du Knès scythien. Ils ne peuvent comprendre l'indépendance nationale sans la liberté politique, chose que les Slaves seront encore près d'un siècle à deviner.

Leur mission dans l'histoire moderne est manifeste : devenir, les plus forts et les plus cultivés de la Péninsule, « servir de point de ralliement, de foyer d'attraction aux épaves de l'inévitable naufrage de l'empire ottoman » représenter en Orient la civilisation occidentale, être le lien entre l'Occident et l'Orient, être la barrière contre le Nord. Dès l'aube de notre Révolution, ils ont conscience de cette mission : ils sont dans leur isolement la protestation calme et forte de la liberté dont la Russie profane le nom. Aussi, d'abord l'abandon puis la calomnie. — Catherine écrit à Voltaire qui croira son impératrice sur parole : « Les Grecs, les Spartiates ont bien dégénéré; ils aiment la rapine mieux que la liberté ». Enfin, la lutte ouverte, l'hostilité déclarée. Ne pas vouloir être le client du Russe, c'est être son rival, son ennemi.

Voilà le côté faible de la politique moscovite; c'est son caractère slave, et non chrétien; c'est la haine jalouse qu'elle porte à l'hellénisme, parce que l'hellénisme est l'intelligence, l'instruction, la liberté.

...Ceci étonnera bien des hommes politiques; je vois d'ici le sourire des graves diplomates routiniers, des Prudhomme qui n'aiment pas à être dérangés dans leurs croyances, des Sancho-Pança qui ne croient pas aux idées ». Quoi ! cet Etat nain, la Grèce, pourrait être un danger réel pour la Russie, ce colosse ! Quoi ! ces marchands athéniens pourraient arrêter la marche en avant de ce vainqueur qui a triomphé de l'Islam ! La France, l'Angleterre et l'Italie ont déjà versé assez de sang pour ce malade qu'il fallait abandonner au Russe dès la première heure. Il serait sot de perdre son temps aujourd'hui à soutenir ce mineur insubordonné, le peuple grec ». Cette politique, qui se croit positive parce qu'elle rase le sol, ne nous inspire que mépris. En premier lieu la preuve de la force réelle de la Grèce, c'est l'antipathie que ces vrais libérateurs de l'Orient inspirent à ces comédiens de la liberté et de l'Evangile, les Russes; c'est ce fait significatif et dont les preuves abondent : maintenant qu'il n'y a plus d'Europe et que la Turquie est à bas, le slavisme ne craint qu'une puissance l'hellénisme, et il le craint si bien, qu'en Roumélie, en Thrace, en Macédoine, il n'a qu'un souci, le briser, l'annihiler, le faire disparaître, slaviser artificiellement ces provinces grecques par tous les moyens les plus odieux, en chassant le prêtre de son église et

l'instituteur de son école pour les remplacer par des valets bulgares. — En second lieu, cette vulgaire politique n'est que celle de l'égoïsme, nullement celle de l'intérêt. Nous ne serons jamais les apôtres du sentiment en politique; ce que nous préconisons c'est la justice, et ce que nous affirmons avec l'histoire tout entière pour preuve, c'est que la politique de la justice finit toujours par être celle du véritable intérêt. Il est juste et légitime de donner satisfaction aux généreuses aspirations helléniques; il est plus qu'utile, il est indispensable de constituer un contrepoids au slavisme, et ce contrepoids ne peut être que la Grèce, non point ce petit royaume misérablement bâclé autour de la table verte du Congrès de Londres et dont les frontières sont telles que, de sa patrie libre, Colettis pouvait voir dans sa patrie laissée esclave la place où il avait laissé le tombeau de son père, mais une grande Grèce d'où ne seront plus bannis ni ceux qui furent peut-être avec Canaris et Odysseus les plus vaillants lutteurs de 1828, je veux dire les héros de l'Empire, ni les marins des îles, ni les laboureurs de Thessalie, ni ces grands promeneurs d'idées les négociants de Macédoine. Ou l'Occident renoncera aux vieux errements et fera de la Grèce le centre d'attraction des chrétiens de la Péninsule et son soldat dans l'Orient, ou il doit s'incliner sans murmurer devant le triomphe moscovite et renoncer misérablement à toute influence. Il n'y a pas à sortir de ce dilemme.

Admirable instrument que l'hellénisme; mais il ne faut pas qu'il se rouille dans sa gaine trop étroite; mais il faut que ce soit l'Occident qui se décide à le

manier. Je ne me dissimule pas les défauts nombreux du peuple grec, et je ne les ai jamais dissimulés ni aux philhellènes, ni surtout aux Grecs eux-mêmes; mais ce sont précisément ces défauts-là qui doivent décider les Occidentaux qui hésitent encore. La Grèce ne peut plus rien de grand par elle-même; tout ce qu'elle a pu créer par elle-même elle l'a créé : elle a couvert de comptoirs les deux rives de la Méditerranée, elle a ouvert des écoles partout où elle a dressé un comptoir. Naturellement amoureuse de la liberté, elle se doit à elle-même l'honneur d'être un Etat démocratique et parlementaire digne du respect de tous. C'est vers elle, et grâce à ses seuls efforts, que se tournent les yeux de tous les ennemis de l'absolutisme, que cet absolutisme soit turc ou russe. Elle s'est faite toute seule le centre d'attraction de toutes les populations homogènes, l'enviable prototype de toutes les autres; mais, par elle-même, à cette heure, elle ne peut rien de plus. Elle s'est tournée vers nous, et elle a dit : « Je suis votre représentant en Orient, partout où je vais, je promène votre flambeau de liberté et d'instruction; je puis seule régénérer le Levant; je suis détestée par la Russie parce que je me suis dérobée à son joug et parce que je suis de votre famille; mais, à cette heure, sans votre appui, sans votre soutien, je ne puis plus que périr ». Cela est triste, mais cela est vrai. La Grèce ne peut plus rien sans l'Europe; mais que l'Europe ne soutienne pas la Grèce, et le jour est proche où tous tant que nous sommes, nous ne pourrions plus rien nous, races latines contre les races du Nord.

Joseph Reinach

GRÈCE - EGYPTE

S.M. le Roi Farouk, désirant venir en aide aux 17.000 réfugiés Musulmans se trouvant en Europe, demanda à S.S. le Nabil Amr Ibrahim de présider un grand « Comité Musulman de secours aux réfugiés ».

S.S. le Nabil Amr Ibrahim, l'actif président du Comité « Egypte-Grèce », ayant appris qu'en Grèce se trouvaient 792 réfugiés musulmans, convoqua les membres du Comité « Egypte-Grèce » et les informa du désir de l'Auguste Souverain.

Le Comité, spontanément, acquiesça au désir Royal à l'unanimité et décida d'envoyer 792 paquets, contenant du sucre, du riz, de l'huile, du thé, du savon et des cigarettes, aux déshérités du moment, en reconnaissance de l'hospitalité généreuse accordée par les Musulmans d'Egypte au Souverain, aux Princes et à tous les membres de la Famille de Grèce, ainsi qu'au Gouvernement et aux Forces Armées Grecques, durant l'occupation de leur pays.

Entre autres donateurs, il faut citer M. A. Raftopoulos, Directeur Général de la Maison « Nestor Giannacis Ltd. », et M. Grégory Pachlivanos, lesquels, par leurs généreuses donations, contribuèrent au succès de cet envoi.

Le Comité décida également, sur la proposition de S.S. le Nabil Amr Ibrahim, à ce qu'une mission extraordinaire, composée de S.E. Sésostris Sidarouss Pacha, ancien Ministre d'Egypte en Grèce, et de M. Stavro Stavrinou, Secrétaire du Comité « Egypte-Grèce »

et Attaché de Presse de la Légation Royale de Grèce au Caire, se rende à Athènes pour procéder, au nom de S.M. le Roi Farouk, à la distribution des paquets, avec un délégué de la Légation Royale d'Egypte à Athènes, et un délégué de la Croix Rouge Hellénique.

La délégation arriva à Athènes, le 8 Août et elle fut reçue par des représentants du Gouvernement Royal Hellénique, de la Légation Royale d'Egypte, de la Croix Rouge Hellénique et de la Ligue Grèce-Egypte.

S.E. Sésostris Sidarouss Pacha et M. Stavro Stavrinou eurent l'honneur d'être reçus en audience par Sa Majesté le Roi, des Hellènes Paul Ier.

La distribution des cadeaux commença au Laurium Dimanche 10 Août. Les Musulmans de Grèce reçurent avec joie les vivres qui leur ont été envoyés par le Comité Egypte-Grèce et acclamèrent chaleureusement S.M. le Roi Farouk pour sa délicate attention.

Le Lundi, 11 Août et les jours suivants la distribution se poursuivait au Pirée, où les réfugiés enthousiastes acclamaient à leur tour S.M. le Roi Farouk.

La distribution prit fin à Salonique où les réfugiés musulmans reconnaissants acclamèrent avec un enthousiasme délirant le Souverain d'Egypte.

Sem.

Le présent, le passé et l'avenir

GRECS ET RUSSES

Bref aperçu historique des rapports gréco-russes

par N. MOSCHOPOULOS

S U I T E (*)

XIV

LA RUSSIE ET LE PANSLAVISME

L'insurrection de la Crète (1866-69) fut la dernière occasion où la Russie czariste mena une campagne diplomatique en faveur de la Grèce. Dorénavant, l'empire russe ne s'occupera plus que du panslavisme. Les historiens sont encore — nous sommes en 1869 — divisés sur l'importance de ce mouvement. Les uns reconnaissent la force et l'étendue de la propagande panslaviste; d'autres, au contraire, suivent la tendance de vouloir réduire son rôle au minimum. La première tendance est représentée par Félix Bamberg (*Geschichte der Orientalischen Angelegenheit im Zeitraume des Pariser und des Berliner Friedens, 1888-91*). La seconde, par le prince russe Troubetzkoï, auteur d'articles dans la « Revue d'histoire diplomatique » (1907-1909). « Le courant slavophile, écrit ce dernier, n'a jamais dégénéré en prétendu panslavisme militant, dont le fantôme a armé contre la Russie dans les années 1870 l'opinion publique en Europe ». M. Bourgeois voit dans la propagande panslaviste une action plutôt locale et particulière, assez indépendante de la politique générale du gouvernement du czar. Toujours est-il que les hommes d'Etat grecs mêmes, ayant les yeux tournés vers la Crète, n'avaient pas eu le temps de regarder vers le Nord; ils suivaient à peine le développement du panslavisme et ses progrès troublants.

Dès 1867, les slavophiles avaient convoqué à Moscou tous les Slaves d'Europe au Congrès de la Société des Amis de l'histoire naturelle. Une ardente propagande avait suivi la réunion de ce congrès. Des agences, officines du panslavisme, s'étaient créées un peu partout dans les Balkans; des écoles s'étaient ouvertes; de l'argent était distribué, des bourses, des livres. Le général Ignatiew, ambassadeur de Russie à Constantinople était un des meilleurs agents de ce mouvement. (1)

En principe, le panslavisme se proposait de slaviser tout l'Orient. Son programme est ainsi défini par Bourgeois (*Manuel historique de politique étran-*

gère, T. III, p. 495); « C'était la reconstitution du monde oriental dans la dépendance de la Russie, par le prosélytisme ou par la force, par la toute-puissance de la foi orthodoxe et de l'idée de race qui était venue se joindre à l'idée religieuse ». Ainsi le « Racismus », principe dirigeant du Reich allemand et du pangermanisme dans les années 1933-40, avait eu son précurseur dans le panslavisme. Sa première œuvre sembla devoir être de susciter une autonomie bulgare dans le rayonnement de la Russie.

C'est ainsi qu'introduisant le principe du racisme dans l'administration ecclésiastique, principe qui n'a jamais existé dans l'Eglise Orthodoxe d'Orient, la Russie se mit à travailler à Constantinople afin de faire obtenir aux Bulgares un chef ecclésiastique à part. Jusqu'alors, ils relevaient du Patriarcat Oecuménique (grec orthodoxe) de Constantinople. Maintenant, sûrs du patronage du Czar depuis la guerre victorieuse de la Russie contre la Turquie de 1828-29, ils se disaient Slaves et ils se firent admettre dans la famille des peuples slaves qui, sous la protection de la grande Puissance du Nord, devaient recueillir la succession de la Turquie dans la partie européenne de l'Empire Ottoman.

Mais, étaient-ils, au moins, des Slaves ces protégés de la Russie? Avant de répondre à cette question en donnant les opinions y relatives des ethnologues, nous citerons l'avis d'un diplomate bulgare qui fut ministre de Bulgarie à Washington. C'est M. St. Panarétoff qui, dans son livre intitulé « Political Affairs and Conditions of Near East » (New York, Mc Millan, 1922), écrit (page 6):

« Various opinions have been advanced by modern historians about the race to which these Bulgarian (il s'agit des premiers Bulgares qui descendirent jusqu'au Danube) conquerors belonged. Some have pronounced them to have been Tartars, others think that they were Finns, while others consider them as Huns, Mongols or Turks. I am inclined to believe that they were affiliated to the Turkish race. One thing is certain: They were not Slaves. »

Voyons maintenant quel est l'avis d'un éminent ethnologue et historien yougoslave. C'est M. Yovan Cvijic (Tchviyitch), Président de l'Académie des Sciences de Belgrade, professeur à l'Université de la capitale de Yougoslavie, ex-agrégé de l'Université de Paris. Voici ce qu'il dit des Bulgares: (2)

(*) Voir nos précédents numéros.

(1) V. Créhance: Histoire de Russie, p. 267 sqq. — Ed. Driault: La question d'Orient p. 207. — Flengenschmied: Deutschlands Orientpolitik, p. 130. — Gruebler: Mohamedanismus Panславismus und Byzantinismus, p. 132. — N. Moschopoulos: La question de Thrace, pp. 232 - 262.

(2) J. Cvijic: La Péninsule Balkanique (Paris, librairie Armand Colin) page 470.

« Sur la plate-forme bas-danubienne, plusieurs groupes de populations d'origine touranienne vinrent s'installer parmi les Slaves, et tout d'abord les Bulgares. C'était un peuple asiatique, apparenté aux Tartares, aux Huns, aux Avars et aux Pétchégnègues. Une partie de ces Bulgares émigrèrent vers le Sud Ouest et s'installèrent, après plusieurs aventures et un séjour prolongé sur la rive gauche du Danube, de l'autre côté du fleuve ».

Pourtant, c'est de ce peuple d'origine obscure qui fut choisi pour la réalisation des plans russes dans le Proche-Orient. En Grèce, l'opinion publique s'émeut. Tandis que les agents du panslavisme multiplient leurs comités, une association hellénique et « antislave » se constitue à Athènes pour la propagation des lettres grecques. Le gouvernement russe en est alarmé, à tel point qu'il donne l'ordre à ses consuls de contrecarrer l'action de cette association. Le clergé, l'élite intellectuelle, le gouvernement, le roi Georges I, toute la nation grecque, tout l'hellénisme veulent se dresser contre le panslavisme menaçant. Ils s'aperçoivent de plus en plus que l'hellénisme et le panslavisme s'opposent, qu'ils sont au prises, aspirations nationales contre prétentions, écoles contre écoles. Entre le panslavisme, soutenu par l'immense Russie, et l'hellénisme, présenté par la petite Grèce, la lutte semblait inégale, impossible.

A Constantinople, les Bulgares, secondés par les Russes et par la complaisance des pachas turcs — un d'eux, le grand vezir Mahmoud Nedim pacha, était surnommé par les Turcs mêmes Mahmoudoff ou Nédimoff = obtenaient du Sultan, à la date du 11 mars 1870, un firman qui reconnaissait une Eglise bulgare relevant d'un Exarchat, comme organisme religieux « séparé » pour tout le territoire habité par les Bulgares. Même en dehors de ce territoire, il suffisait que les deux tiers des habitants demandassent leur rattachement à l'Exarchat pour que le gouvernement du Sultan tint compte de leurs vœux.

Cependant l'exécution du firman ne pouvait guère avoir lieu sans qu'intervint une entente avec le Patriarche de Constantinople, tant pour la délimitation première de l'Exarchat que pour la consécration religieuse du haut clergé bulgare. Le Patriarche refusa d'accepter le firman.

C'est le litige du schisme bulgare dont nous n'allons pas parler longuement ici. Disons que la lutte entre le panslavisme et l'hellénisme se poursuivait dès lors encore plus acharnée, lutte sourde qui provoque des complications, lesquelles n'ont en apparence rien avec la question bulgare. Sans crainte de se compromettre, le ministre de Russie à Athènes fera l'impossible non seulement pour réformer un parti russophile en Grèce et pour renverser les ministères qui lui déplaisaient, mais encore pour impressionner le roi, tout en ayant l'air de le soutenir, pour créer des difficultés à la Grèce, tout en ayant l'air de l'aider à les surmonter, pour le compromettre aux yeux des puissances occidentales, en ayant l'air de la patronner, pour détourner à tout prix son attention de la question bulgare, pour la déconsidérer, pour l'isoler, pour la paralyser pour l'empêcher de soutenir le Patriarche dans sa résistance à l'influence de la Russie. (3) Selon Baude, alors ministre de France à

Athènes, la politique russe visait à être en Grèce ce qu'elle a été en Pologne « l'amenant à la destruction. » Un homme d'Etat français Jules Ferry, qui fut ministre de France à Athènes (1872-73) écrivait — et il disait le tenir de Sabourow, ministre de Russie — que la Russie « spéculait éternellement sur les illusions, sur les vices, sur les fautes des gouvernements orientaux. Elle préfère les questions ouvertes aux questions tranchées ».

Nous avons laissé l'hellénisme et le panslavisme aux prises, dans les années soixante-dix, à Constantinople et dans les Balkans, notamment à propos du litige ecclésiastique entre les Bulgares et le Patriarcat Oecuménique.

Tout de même, le gouvernement d'Athènes, dont le chef était alors Alexandre Coumoundouros, homme d'Etat avisé et circonspect, voulut essayer une entente avec la Russie. Les premières ouvertures furent faites par Coumoundouros à Sabourow, ministre de Russie à Athènes. Le premier ministre grec se montra disposé à reconnaître, avec la Russie, le droit incontestable des Bulgares à la constitution d'une église nationale et il manifesta son désir de s'associer au gouvernement du czar « pour faire sortir ce pénible différend de l'impasse où l'avaient placé des prétentions injustes et excessives ». Il parla d'une médiation possible d'une action collective qui pourrait s'exercer à Constantinople. Il demanda à connaître l'opinion des Russes sur les solutions pratiques à envisager. Il critiqua les clauses du firman turc relatif à l'exarchat, parce qu'il posait le principe de la majorité des deux tiers de la population pour la répartition des éparchies ecclésiastiques entre Grecs et Bulgares et qui tendait aussi à fixer les limites géographiques des nationalités helléniques. (4)

Le gouvernement du Czar prit ses précautions afin de ne pas se laisser entraîner trop loin : La Russie devait éviter toute immixtion directe dans le débat. Elle devait éviter aussi « toute démonstration ostensible d'un concert avec la Grèce » ; avec laquelle pourtant elle feignait d'entretenir les meilleures relations afin de contrecarrer les influences de la France et de la Grande Bretagne à Athènes. L'entente ne devait pas comporter des détails trop circonstanciés. Elle devait consister seulement dans la double influence simultanée et concordante que la Russie chercherait à exercer sur les Bulgares et que la Grèce exercerait de son côté sur la communauté grecque de Constantinople et sur le Patriarcat afin de mettre fin au litige.

Ces dispositions, dont Sabourow fit part à Coumoundouros, se trouvèrent précisées un peu plus tard dans les conversations que l'envoyé grec à Pétersbourg eut avec le directeur du département asiatique :

1°) Le Gouvernement de l'empereur n'entendrait nullement se poser comme arbitre, mais seulement comme médiateur ; 2°) Ni la Grèce, ni la Russie n'auraient recours à aucune démarche ostensible ; 3°) Toutes les questions de détail se traiteraient à Constan-

(3) V. E. Driault et M. Lhérities : Histoire diplomatique de la Grèce. T. 3, p. 324-325.

(4) Extrait d'une dépêche contenant des instructions du ministère des affaires étrangères russe réservée, le 20 juillet 1871.

tinople; 4°) Le siège de l'Exarchat bulgare serait autant que possible — c'était le vœu du ministre grec — ailleurs qu'à Constantinople; 5°) Le règlement du conflit émanerait du Patriarcat et ne serait que confirmé par un firman. (5)

Coumoundouros parut entrer absolument dans les vues de la Russie. Il lui laissa l'initiative. Elle en tira des avantages, d'autant plus qu'à Constantinople la Grèce n'avait toujours pas de représentant autorisé.

Sur ces entrefaits, Aali pacha, grand vezir de Turquie, auteur du firman constitutif de l'Exarchat bulgare, venait à mourir. Son successeur, Server pacha, ne fut pas celui qu'aurait préféré la Russie. Mais, du moins, ce fut Ignatiew, ambassadeur de Russie, qui dirigea l'élection d'un nouveau Patriarche. Il fit introniser Anthime VI, un vieillard de 82 ans, perclus d'infirmités, qui avait déclaré n'accepter la direction suprême de l'Eglise que dans l'espoir d'être protégé par la Russie, qui avait promis de ne prendre aucune décision importante sans consulter au préalable l'ambassade impériale et qui s'était engagé à donner à la question bulgare une solution équitable. Ignatiew pensait intervenir même si la présence d'Anthimos au patriarcat ne durait pas plus de trois mois.

L'avènement de ce prélat, si dévoué à la Russie, refroidit sans doute un peu les sentiments russophiles de Coumoundouros qui, certes, n'avait pas la moindre idée de sacrifier les intérêts de la Grèce. Les négociations avaient déjà commencé entre le Patriarche et Server pacha, et entre le Patriarche et les Bulgares. Anthime reçut l'exarque désigné des Bulgares, Hilarion, déclara qu'il était prêt à accueillir dans le bercail des brebis égarées. « La glace est rompue, écrivait Ignatiew à son gouvernement, et les deux parties se trouvent aujourd'hui en contact après onze années de séparation complète ».

Mais aussi bien la Russie que le Patriarche avaient afit leur compte sans les Bulgares. Ceux-ci, insatiables comme toujours, avançaient des prétentions exorbitantes. Ils parlaient d'étendre leur exarchat jusqu'aux abords de Salonique et de Constantinople. Entretemps, Coumoundouros se retirait du pouvoir. S'il était resté longtemps, peut-être aurait-il pu faire porter quelques fruits à l'entente gréco-russe. Dans la mesure où un hellène passionné pour la Grande Idée et un slave féru de panslavisme pouvaient se fier l'un à l'autre, Coumoundouros et Ignatiew étaient capables de collaborer dans l'intérêt commun de l'orthodoxie, en suivant à l'égard de la Turquie des Sultans, occupée de diviser pour régner, une politique ferme mais amicale. Coumoundouros n'étant plus au pouvoir la collaboration devenait difficile.

Son premier successeur, Thrasybule Zaimis, était prudent et avisé, bien vu de Sabourow, ministre de Russie à Athènes, et tout disposé à collaborer avec la Russie dans la question bulgare. Mais il commit des maladresses dans certaines questions en suspens avec la Turquie. Démètre Vulgaris, qui prit le pou-

voir en janvier 1872, semblait encore moins désigné pour pratiquer une politique d'entente avec la Russie. Il était plutôt l'homme de l'Angleterre. De leur côté, Ignatiew et Gortchakow, sans vouloir renoncer tout de suite à leur entente avec la Grèce, commençaient à douter des bons résultats qu'elle pourrait produire. Bientôt, Ignatiew se mit à se plaindre contre la presse grecque dont l'attitude allait compromettre l'œuvre d'une entente possible.

Les Grecs de leur côté établissaient pièce à pièce, contre le panslavisme, leur dossier d'accusation. Il s'était ainsi créé une situation qui offre une certaine analogie avec les événements d'aujourd'hui. La presse grecque arguait du fait que c'était le panslavisme qui avait suscité la question bulgare. Les agents russes cherchaient à établir la Bulgarie, au cœur même de la péninsule hellénique, pour couper en deux les pays grecs. Leur centre d'activité était en Chalcidique. Ils y achetaient de grands domaines, et ils y installaient des familles bulgares à la lisière des forêts. Ils introduisaient au Mont-Athos des religieux russes pour évincer les moines grecs. Il était grand temps que la Turquie, menacée elle-même, comprit le danger qu'elle courait. (6) Il était temps aussi que l'Angleterre, cette Angleterre, qui s'obstinait à voir seulement une question religieuse dans la question bulgare, ouvrit enfin les yeux.

Entretemps, les négociations entre les Bulgares et le Patriarcat de Constantinople marchaient mal. Dans la nuit du 18 janvier 1872, les trois évêques bulgares qui avaient levé l'étendard de la révolte contre le Patriarcat, officièrent solennellement en l'église bulgare de St. Etienne au Phanar. Le Patriarche demanda l'intervention du gouvernement turc et le grand vezir les fit partir en exil. Ignatiew et Rhazis (ce dernier ministre de Grèce à Constantinople), se hâtèrent d'intervenir.

Le 14 février, Vulgaris adressait à Rhazis des instructions recommandant la modération. « Les concessions de l'Eglise, disait-il, doivent être faites dans un esprit large. L'Exarchat bulgare doit être canoniquement constitué aussitôt que possible, mais on doit surtout fermer la porte à des différends si fâcheux à l'avenir. Pour y parvenir, la délimitation de l'Exarchat, quand même les avantages à concéder aux Bulgares dépassaient la mesure des concessions admises par le siège Patriarcal, doit être nette, aussi nette qu'exacte, en évitant tout enchevêtrement des diocèses et en établissant une démarcation bien déterminée et autant que possible régulière et naturelle ».

Comme toujours, la diplomatie grecque se montrait conciliante dans cette question ecclésiastique bulgare aussi. Et les historiens français qui ont tenu à éclaircir le côté diplomatique de celle-ci proclament hautement que les instructions qui viennent d'être citées font honneur au gouvernement grec. (7)

N. Moschopoulos

(à suivre)

(6) Mémoire grec sur l'affaire bulgare, 1872, au ministère des Affaires Etrangères de Grèce

(7) V. E. Driault et M. Lhéritier : Histoire diplomatique de la Grèce, T. 3, p. 354.

(5) Rapport grec de Pétersbourg 25 octobre 1871.

LE TIMBRE messager de la pensée française

par G. DE LA FERTÉ

La récente Conférence de la Paix a montré que le français n'était plus la langue diplomatique par excellence. Il est cependant réconfortant de constater qu'il n'a pas perdu de son universalité et que, bien souvent, l'étranger l'a employé sur ses timbres-poste, document international, s'il en est.

Feuilletons un album de timbres d'une de ces collections générales trop dédaignées aujourd'hui, dans lesquelles l'Univers vous apparaît en raccourci...

Voici tout d'abord notre vieille Europe Occidentale, avec ses pays de langue française entourant la France d'où son rayonnement a débordé sur eux : notre co-principauté d'ANDORRE, qu'il faut bien se garder d'appeler une république, a d'abord utilisé les timbres de France surchargés, puis a eu les siens, propres sous le vocable bien connu de **Vallées d'Andorre**. MONACO pouvait choisir entre l'italien qu'elle quittait en 1860, et le français, qui l'accueillait : elle n'hésita pas, et ses tout premiers timbres comme les plus récents portent toujours en français **Principauté de Monaco** : Les timbres de ces deux petits pays sont d'ailleurs imprimés en France.

Sur nos frontières Est, trois pays se partagent notre égale sympathie : Suisse, Belgique et Luxembourg utilisent notre langue, aussi bien à l'intérieur du pays que sur leurs timbres. Mais si la Suisse est tenue à un "tripartisme" philatélique qui lui est imposé par les trois langues parlées par ses habitants, et la Belgique à une inscription bilingue vieille d'un demi siècle, le Luxembourg est resté fidèle à la langue de ses anciens souverains, Louis XIV et Napoléon Ier. Depuis les célèbres « Tête Noire » et « Tête Rouge » de 1852, tous ses timbres ne portent qu'en une seule langue **Grand Duché de Luxembourg**.

Si la Grande Bretagne et l'Irlande, les pays nordiques, germaniques, ibériques, baltes et latins n'ont utilisé sur leurs timbres que leur propre langage, nous trouvons encore trace de l'influence française dans le Sud-Est européen. Lorsqu'en 1837, la ROUMANIE, la TCHECOSLOVAQUIE et la YOUGOSLAVIE constituèrent le premier de ces « blocs », d'actualité aujourd'hui, qu'on a appelé « La Petite Entente », elles commémorèrent chacune cet événement par deux timbres (Yvert 523-524, 327-328, 310-311), ornés du symbole des trois anneaux entrelacées. Tous ces timbres portent les mots français **Petite Entente** en dessous du nom de leurs pays respectifs.

L'année suivante, deux d'entre eux : la ROUMANIE et la YOUGOSLAVIE, décidèrent de s'allier à la GRECE et à la TURQUIE, pour assurer la défense de leurs intérêts communs dans les Balkans. Chacun d'eux émit encore un ou deux timbres portant les écussons des quatre pays signataires (Yvert 530-531, 312-213, 438, 882-883) une commune inscription les rassembla : **Entente Balkanique** en français. En 1940, une 2ème émission presque identique (Yv. 595-596, 384-387, 450-451, 934-935) portait les mêmes mots.

La TURQUIE, où l'influence française s'est toujours faite sentir, avait d'ailleurs montré le chemin à cette occasion. Puisque dès 1931 elle émettait une série de neuf timbres commémoratifs (Yv. 791-803), portant déjà en français **2me Conférence Balkanique**. Pour célébrer l'Union Internationale des Femmes, elle organise un congrès en 1935, et pour synthétiser cette union en une seule langue, elle use encore du fran-

çais : sa série commémorative (Yv. 857-870) porte au dessus d'effigies de femmes de professions diverses et de tous les pays **12me Congrès suffragiste International**. N'oublions pas aussi qu'en 1913 et 1914, ses timbres courants portaient la mention **Postes Ottomanes**.

Le 75me anniversaire de la Fondation de la Croix Rouge fut « philatélicisé » en 1939 dans de nombreux pays; pour mieux rappeler que son origine était en Suisse Romande de langue française, et que c'était une victoire française qui en avait suggéré la création à Henri Dunant, la FINLANDE émet une jolie série de quatre timbres (Yv. 209-212), lesquels la mention en français **Convention de Genève**, domine le champ de bataille de Solferino.

Enfin, ne quittons pas la partie « Europe » de notre album sans citer l'exemple de la BULGARIE. Ce pays qui utilise encore l'alphabet cyrillique et offre aux débutants qui le collectionnent le mystère de ses inscriptions, s'avise en 1938 de faire connaître à l'étranger ses richesses nationales. Il nous souvient du slogan que les fleuristes parisiens avaient adopté il y a quelques années « dites le avec des fleurs ». La Bulgarie, non seulement disait sa richesses avec des fleurs et des fruits, mais encore elle le disait en français, utilisant ainsi pour la première et unique fois les caractères latins. **Bulgarie** s'inscrivait en toutes lettres sur ses séries de produits nationaux (Yv. 299-318 et 362-363, 366-367, 369-372, 375-376).

Sous nos yeux se déroulent maintenant les pages « Asie » de notre collection : Voici le Moyen Orient pourtant en majeure partie sous l'influence anglaise. Mais à part l'Irak, resté fidèle au « Postage » des timbres britanniques, les autres pays ornent leurs timbres d'inscriptions françaises conjointement à celles en caractères arabes.

Depuis 1930, sous l'égide d'Ibn Seoud le HEDJAZ emploie le texte **Postes Hedjaz et Nedje**, remplacé ensuite par **Royaume de l'Arabie soudite**. Il en est de même au YEMEN, dont les timbres portent **Postes du Royaume de Yémen**, et dont la série commémorative de 1939 (Yv. 18-23) nous apprend qu'elle a été émise en **Commemoration de l'Alliance Arabe**, 23 avril 1937.

Avant de s'appeler IRAN, le royaume du Shah était la PERSE et à ce titre, voici les émissions de 1881 et années suivantes avec leur **Postes Persanes**, changées en **Postes Iranienne**s en 1935. Passons sa frontière orientale et arrivons en AFGHANISTAN, dont les timbres avec **Postes Afghanes** ont succédé en 1928 au « Afghan postage », d'essence anglaise. Le timbre à la gloire de Pierre et Marie Curie, savants français, qu'en 1938 de nombreux pays émirent avec des inscriptions dans leur langue nationale, se présente ici (Yv. Bienfaisance 2) avec des inscriptions entièrement en français **Pierre et Marie Curie découvrent le radium, nov. 1898. Union Internationale contre le Cancer**. C'était le meilleur hommage qu'une nation étrangère pouvait rendre à ces savants de chez nous.

En continuant notre voyage vers les contrées plus à l'est, nous arrivons à l'empire qui s'intitulait « le Pays du Soleil Levant » ou nippon. Nous n'y voyons aucun timbre libellé en français pas plus d'ailleurs qu'en caractères latins et seuls les caractères indéchiffrables pour nous Européens, s'offrent à nos

yeux. Mais avant d'être incorporé à cet Empire et d'en utiliser les timbres, la COREE avait ses émissions propres sur lesquelles on pouvait lire : **XIe Anniversaire jubilé d'Avènement et Postes Impériales de Corée** (Yv. 34-47).

Tournons encore nos pages : l'immense continent africain nous apparaît. Composé presque exclusivement de possessions des grandes puissances de l'Europe occidentale utilisant naturellement des timbres rédigés dans chacune de leurs langues. Nous n'y trouvons que trois pays indépendants. L'un d'eux, la République de Liberia, peuplée de noirs, émigrés des Etats-Unis, est restée fidèle à la langue de ses ancêtres et c'est donc l'anglais que nous trouverons sur ses timbres. Mais les deux autres pays, riverains de la Mer Rouge, emploient le français : le royaume d'EGYPTE nous présente ses premiers timbres avec **Postes Egyptiennes**. Puis après une éclipse de dix ans, pendant laquelle « Egypt Postage » prend possession d'une quarantaine de vignettes, c'est le retour à la tradition française avec **Royaume d'Egypte**, tradition qui ne s'est jamais démentie depuis. Toutes les inscriptions des émissions commémoratives et il y en a de nombreuses, sont également en français, sauf celles de la série de la signature du traité anglo-égyptien de 1936, et c'est bien normal qu'il en ait été ainsi.

L'Empire du Négus, que l'on appellera à volonté ABYSSINIE ou ETHIOPIE a aussi généralisé l'emploi de notre langue sur ses timbres. Si au début du règne de Menelik seuls les caractères amhariques sont utilisés, peu à peu les bienfaits de l'influence française se font sentir et après quelques timides surcharges « centimes » et « piastres » la série de 1909 porte **Postes Ethiopiennes**, puis **Ethiopie** ou **Empire d'Ethio-**

pie. La série de 1942 émise à Londres est titrée « Ethiopia » par politesse et reconnaissance pour l'hospitalité britannique. Mais dès qu'Hailé Selassié eut reconquis son empire sur les Italiens, les timbres arborèrent le nouveau **Ethiopie** et **Centenaire de Menelik** (Yvert 235-239).

Explorons enfin le continent américain : N'allons-nous y trouver aucun timbre en langue française ? Il le semble a priori, car pas plus les Etats du Nord de langue anglaise que ceux de l'Amérique Centrale et du Sud qui utilisent la langue de Cervantès n'en ont émis un seul. Et cependant, une de ces petites républiques n'a cessé de parler le français qu'elle mélange à sa langue « nationale » le créole : la République d'HAITI. Sans se laisser influencer par les territoires d'origine américaine ou espagnole qui l'entourent de toutes parts, elle utilise le français sur tous ses timbres où défilent des personnages aux noms qui sont bien de chez nous : Toussaint Louverture, Petion, Dessalines, Leconte, Vincent...

L'Océanie ne nous offre que des possessions anglaises, françaises ou hollandaises mais aucun pays indépendant qui ait été susceptible d'employer le français sur ses timbres.

Notre beau voyage à travers le monde en vignettes est terminé; presque partout nous y avons rencontré des vocables français que les peuples n'hésitent pas à employer lorsqu'ils veulent donner un caractère d'universalité à leurs timbres-poste. Si le fait de parler en français au tribunal des criminels de guerre de Tokio a été considéré « comme une injure pour ce tribunal » par certains, consolons-nous en constatant que pour bien d'autres s'exprimer en français est au contraire un plaisir et un honneur...

G. de la Ferte

FESTIVAL-HOMÈRE

Il y a des organismes battus par le jazz qui ont trouvé ce spectacle drôle, des critiques de théâtre trop difficiles, qui sont sortis de la salle le sourire aux lèvres...

Certainement pour tous les deux, le festival Homère était une nécessité !

Cette remontée vers l'a, b, c de la poésie, cette leçon de simplicité et de hardiesse, cette fuite vers les sources, mettait en quelque sorte en épreuve, leur culture trop avancée... Il fallait à tout prix se procurer une balance, pour placer sur le plateau opposé de leur avance certaine, toutes sortes de poids...

Et après tout Georges Bourlos, qui a été encouragé par les critiques les plus éclairés de Paris et d'ailleurs, n'est pas un poids quelconque. Sa diction, son jeu sont précis... Parfaitement dans la ligne du rhapsode antique. Il ose aller de l'avant là où d'autres reculeraient par insuffisance de moyens. Et l'on peut dire que les siens sont richement pourvus par la nature :

voix, intonation, incursion dans le pathétique.

Brillamment léonin dans le combat d'Achille et Hector. Majestueux et peplum pour représenter Priam et éploré la perte du vaillant défenseur de Troie.

Et avec quelles armes ! Une traduction en vers réguliers d'un quelconque traducteur du XVIII^{me} siècle... Imagine-t-on un texte de la Henriade de Voltaire, lu à haute voix. Et je crois le contemporain de Voltaire plus nul encore.

Exception faite de quelques slogans de traduction homérique comme « l'aurore aux doigts de rose » qui étaient dans l'air depuis le XVI^{me} siècle et peut-être avant, il a manqué le gros de la traduction.

Faisant fi de la rime et de la coquetterie des mots, il devait avant tout chercher la « voix homérique ». Cette voix que Bourlos possède, mais que les mots qu'il prononce n'arrivent pas hélas toujours à composer...

Etiemble dans sa présentation,

nous a parlé de Claudel. Celui-ci, oui, est un continuateur. Et Ramuz, que nous venons de perdre, sans qu'aucun cri de douleur, ne soit poussé aux confins du désert égyptien...

Bourlos devait exécuter une partition difficile. Une longue tirade qui tient à peine, malgré l'original homérique ou peut-être à cause de cet original où les dieux entrent et sortent, faisant figure de comparses de tragédie, harcelant de leurs réflexions le jeu direct des protagonistes. Je pense qu'il faut vivre sur les montagnes de la Grèce, seul endroit où les dieux antiques continuent encore d'exister, pour comprendre ce besoin d'étincelles extérieures, sans lesquelles un débat psychologique tout court, a l'air de bien peu de chose...

Tout cela à la défense de notre actuel rhapsode. Et la musique de harpe qu'il a choisie, tantôt martelant, tantôt caressant ces vers de l'époque de Greuze... Et la frise antique qu'il a composée, avec nos jeunes filles alexandrines...

Qu'il ait eu Homère pour appuyer son entreprise, ce n'est pas

peu sans doute. Et il aurait pu choisir dans la note moderne sa traduction, quelque chose dans le

ALLOCUTION DE M. P. JOUGUET

Nous allons donc entendre Homère et nous allons l'entendre en français. Or le Français est sans doute l'une des langues les moins propres à rendre la poésie grecque. Cependant nous entendrons bien l'écho de cette grande voix. C'est une merveille ! et cette merveille nous la devons au talent de M. Georges Bourlos et de ses compagnons.

Ces Hellènes m'ont fait l'honneur de vouloir que je les introduise devant vous. Honneur imprévu, puisque je ne les connais pas. Mais je sais du moins que si M. Georges Bourlos a quitté, ce soir, le costume tragique sous lequel il a conquis le laurier pythique par une incarnation de Prométhée, qui fit quelque bruit dans le monde, la présence ici de cette phorminx nous avertit que ce ne fut pas pour la couronne d'or et la pourpre du rhapsode, car elle indique non pas un rhapsode, mais un aède, un de ces aèdes, qui savaient conseiller les rois, parce que, comme le dit Homère lui-même, ils étaient chéris de la Muse, fille de Zeus, dont ils ont reçu les chants.

Le rhapsode déclamaient les vers d'Homère; l'aède qui l'a précédé dans le temps soutenait sa voix par le son de la Cithare. Ainsi notre Iliade et notre Odyssée ont-elles été chantées par morceaux aux palais d'Ulysse ou d'Aleinoos. M. Georges Bourlos et ses compagnons ne risquent donc pas de se heurter ici à cette terrible ironie Socratique qui harcelait, dans l'Ion de Platon, avec tant d'acuité et de grace l'innocente vanité du rhapsode éphésien. Mais si Phœmios ou Demodocos peuvent devant nous revivre, c'est qu'ils n'ont pas à ressusciter une poésie, qui est immortelle, je veux dire qui durera du moins aussi longtemps que la race des hommes, parce que dès son aurore le génie Grec a été marqué d'un caractère profondément humain. C'est le se-souffles de l'aimable Ionie. Je ne sais si comme le veulent certains savants, il y eut avant l'Iliade ionienne, une Iliade éolienne, plus sauvage, dans laquelle Achille ne sacrifiait rien de sa colère et qui se terminait par le cadavre d'Hector jetté en pâture aux chiens et aux oiseaux. Vous serez peut-être

genre des vers libres d'Aragon, de quoi venir à bout, mieux que chez son vieux mâcheur des rimes...

tentés de le croire, en écoutant ce soir M. Bourlos. Quel contraste entre le chant XXII et le chant XXIV ! — Le chant XXII où vous verrez Achille et les Dieux amis cret de son inspiration, ou plutôt de cette puissance divine, $\Theta\epsilon\iota\alpha$ $\delta\acute{o}\nu\omicron\upsilon\alpha\iota\varsigma$ qui, selon le Socrate Platonicien, que je citais tout à l'heure, est la source de toute poésie : « Comme la vertu cachée, dans la pierre qu'Euripide appelait magnétique et qu'on nomme communément pierre d'Héraclée, se transmet dans les anneaux de métal, accrochés les uns aux autres, l'inspiration se répand de proche en proche dans la chaîne rivine des poètes et des artistes élus, et nous attendons ce soir de ceux qui sont devant nous cette heureuse folie des Corybantes, qui, selon Socrate lui-même, remplira chaque auditeur de l'esprit sacré. Avec M. Bourlos et ses collaborateurs nous serons à notre tour des anneaux du collier magique.

Ce collier sera essentiellement Grec, car les poèmes que vous allez entendre sont essentiellement Grecs. De l'avis du grand linguiste, maître de ma génération, Antaine Meillet, on ne les peut concevoir qu'écrits en Grecs. Et cependant l'Iliade n'est pas un commencement. L'orient, ou plus précisément la Chaldée, en nous révélant, dans cunéiformes, le grand poème du Gilgamesh, nous a suggéré ce que pouvait être la longue histoire d'une épopée. Nous avons de celle-ci des versions successives et successivement enrichies, en Accadien, en Babylonien, en Assyrien même. C'est un grand fleuve dont les sources sont lointaines. L'Iliade et l'Odyssée viennent aussi d'un lointain passé. Je ne sais s'il y a une Argonautique de la Mer Noire, avant la Méditerranéenne Odyssée; Mais l'Odyssée contient le plus antique folklore méditerranéen. Charybde et les chiens de Scylla, les Lotophages, les mystérieuses dames de la mer, Ino et son voile, Circé et ses incantations, ne sont pas particulièrement grecs : ils sont égéens; mais le poème lui-même, s'il a recueilli les légendes anciennes n'a des Achéens emportés par la joie féroce de la Vengeance et de la haine, et cette dramatique pour-

suite d'Hector dans la plaine familière de Troie, et dont le pathétique n'est égalé que par celui de la poursuite de Tiphaine, dans l'Aigle du Casque de notre grand Victor Hugo, et au chant XXIV, vous retrouverez ces dieux cruels pris d'une pitié que le chant XXII a faite paradoxale. Zeus ne pèse plus froidement les sorts dans les balances d'or du Destin. Il veut à jamais été rédigé qu'en Grec. Odysseus peut avoir suivi, comme le voulait Victor Bérard, des « instructions nautiques » Phéniciennes, il porte les traits d'un vieux marin de l'Ionie. De même l'Iliade: elle reprend des légendes achéennes. Des légendes ? à peine, — des traditions ! Nous savons maintenant que la guerre de Troie a eu lieu et les Historiens l'ont datée, exactement de 1184. Il est vrai que notre jeune camarade Jean Bérard veut le faire remonter beaucoup plus haut. D'autre part les textes Hittites, qui mentionneraient une *Achaiuwa*, que Meillet localisait en Asie-Mineure, contribueraient à nous faire toucher du doigt les Atrées, les Agamemnon, les Achilles. Mais outre que ces Achéens, dont l'Iliade raconte les exploits, et qui sont nommés dans l'inscription du pharaon Menephta, sont des hoplites, comme le seront plus tard les mercenaires grecs et Cariens, qui suivant Psammétique en Nubie ont gravé des inscriptions sur la jambe du colosse de Ramsès au temple d'Abou Simbel, ils étaient certainement apparentés aux Aribus éoliennes et ioniennes — deux branches de la famille Hellène — qui sont venues, presque en même temps qu'eux s'installer dans la péninsule balkanique et s'imprégner des vieilles civilisations méditerranéennes. La linguistique nous interdit de concevoir une autre Iliade qu'éolienne et ionienne. En somme tout est grec dans les poèmes homériques, sauf peut-être le rythme, cet hexamètre, ancêtre de notre alexandrin, et qui domine si souverainement la poésie classique; il serait, selon Meillet, étranger au génie de nos langues, dans leur stade primitif.

C'est un heureux effet du destin, que par suite l'invasion dorienne, les légendes de la rude Hellade préhistorique aient été transférées dans la Grèce d'Asie et que l'Iliade soit venue s'humaniser aux doux arrêts envoi Thétis à Achille pour le fléchir, et Hermès pour protéger le voyage de Priam,

à travers cette même plaine, qui n'a pu sauver son fils, jusqu'aux genoux du terrible fils de Pelée. Et le poème se termine par les pleurs

rythmés des trois grandes douloureuses, Andromaque, Hélène, Hécube, devant le cadavre paré d'Hector, qui va emporter sur le

bucher les derniers espoirs de Troie.

Pierre Jouguet

CHRONIQUE DES LIVRES

EDOUARD LOEB : « Véronique ». (Editions Bernard, Paris, 1946.)

Nous avons lu de nombreux témoignages de déportés, et nous savons maintenant ce que ces hommes ont subi dans les camps sinistres de l'étranger. Mais avons-nous pensé parfois à ceux qui en sont revenus, marqués à tout jamais par le souvenir de l'injustice et de l'horreur ? Le livre d'Edouard Loeb nous y aidera certainement.

Sans doute n'est-ce que le témoignage d'un seul ou de quelques-uns seulement, qui ont perdu pied en revenant dans notre société immuable et pétrifiée. La vie, qu'ils ont retrouvée, leur est apparue comme un vide, une mort, avec des gestes d'automates, des attitudes fausses, des regards immobiles ; ils ont rencontré une société bornée et bernée qui continue à croire qu'elle vit, alors qu'elle laisse se réformer au fond d'elle-même, sans les voir, les mêmes folies et les mêmes cauchemars.

L'homme qui avait réussi à sauver sa vie rentre dans ce monde, qui n'est pas même égoïste, pas même indifférents, mais qui est aveugle et opaque, et, il sent un écran s'interposer entre le monde et lui, l'accompagner sans cesse et l'isoler. Place, place pour lui ! Il a beau dire ! On ne peut l'entendre. Il est condamné à rôder comme un revenant sur cette terre dont les bruits eux-mêmes conspirent pour créer un silence mortel.

Ses sens suraiguës, ranimant les souvenirs d'autrefois, ressuscitant la vision de Véronique, ne perçoivent plus que le reflet d'images artificielles, décolorées, vides aussi. « Elle a les cheveux blonds et plats de scandinaves, les joues creusées, pas de regard et pas de voix ».

On mesurera comme on pourra cette angoisse de l'homme qui n'a plus foi en l'homme, qui n'en veut plus, qui s'en méfie, cette angoisse de l'homme qui s'est fait de la vie et de la liberté une idée absolue, immatérielle, sans commune mesure avec la vie et la liberté des autres hommes enchaînés par les liens nécessaires de la société. Sa liberté est bien en effet celle du revenant, du solitaire, qui se crée un royaume pour lui seul, simplifié, retranché, abstrait, dans lequel il ne verra pas auprès de lui l'être vivant tenir sa vie en laisse.

Mais, si sacré que soit pour nous le sentiment d'un homme, victime d'une société figée dans ses erreurs, nous voudrions le retenir et le détourner d'un pareil retranchement. C'est difficile ! Comment le convaincre ? Comment lui redonner confiance ? Il faudrait tant de délicatesse, non pour le ramener à nous, pour lui faire entendre que peut-être, et au prix d'efforts continus, on peut ramener le monde à soi.

Ce livre est lourd d'angoisse et de désespoir, et ce n'est point lui en faire reproche que de le dire.

Il y a des pages où l'on sent jusqu'au vertige la profondeur de l'abîme où tant d'innocentes victimes sont tombées. Ceux qui ont pu traverser les années tragiques sans en connaître le sens, devraient le lire pour apprendre à vivre et à mesurer le vide qui sépare leurs pensées conventionnelles de la pensée de ceux, qui, si près de la mort, et par conséquent, si informés de la vie qui devrait être, ont vainement espéré la chaleur de l'amitié et, faute de la trouver, reprennent, nus, le chemin des pays glacés.

François Talva

HENRIETTE DEVONSHIRE : « Moslem builders of Cairo » (R. Schindler, Edit. Le Caire.)

Il convient de féliciter l'éditeur de Mme Devonshire pour l'élégante présentation de la version arabe de son livre bien connu sur « Les bâtisseurs Musulmans du Caire ». Réalisée par M. Mohamed Seïd el Sayed Mansour, Secrétaire du Musée Militaire, avec un soin disert et compréhensif, cette monographie fait, une fois de plus, partager aux lecteurs, les plaisirs esthétiques et intellectuels que Mme Devonshire est la première à dériver de ses contacts avec les monuments médiévaux de la Capitale. Dix siècles d'histoire sont ici résumés et forment une contribution d'un intérêt précis à notre connaissance de l'Egypte Musulmane et à l'évolution de ses styles. Il était juste que ce tableau illustre du Passé, que l'auteur sait animer de tant de vie, soit enfin mis à la portée d'un plus vaste public, car c'est dans le pays même que l'on doit recruter le plus grand contingent de pèlerins en quête de beauté et d'inspiration.

A. Shual

A TRAVERS LES REVUES : « La tour de feu ».

Cette belle publication qui se publie à Jarnac (Charante), 11, Rue Laporte-Bisquit, vient de faire paraître un numéro sensationnel intitulé « Silence à la violence ».

Faisant suite à sa livraison spéciale « Reconnaissance à Supervielle », « La Tour de Feu » contient ici une suite d'essais, de poèmes et de témoignages, où quelques poètes, habilités de leur seule autorité d'hommes, lancent un cri de révolte contre le conformisme de notre époque. Ils dénoncent la survivance sournoise de la Bête qui toujours ramène les conflits. Ils veulent aider les hommes à reprendre conscience et confiance. Car l'hitlérisme est vaincu, mais cette victoire est illusoire si l'on n'en finit pas immédiatement avec la guerre et la violence.

Ce numéro illustré de 100 pages contient plus de 35 noms au sommaire, parmi lesquels : Vercors, Jean Rousselot, Robert Morel, Adrian Miatlev, Luc Bérimont, Henri Pouzol, Pierre Boujut, J.L. Guerenna, Fred Bourguignon, Ernst Junger, Claude Sernet, Emmanuel Eydoux, R. Cadou, etc.

ULYSSE EXARHAKIS : « Diptique » (Athènes).

Ni le noir de la nuit
 ni la lumière-cri de la prière
 mais une plainte grise
 qui s'irrise
 dans le sanglot du firmament.
 — Avec les oiseaux au duvet doux
 et tous ces violons qui jouent,
 je pleure.....
 Mon jet d'eau de Mai luisant
 l'ont sauvé les feux de Saint Jean
 pour la soif des Moissonneurs...

La pureté que l'on rencontre dans ce livre des vers, et cet effort de faire quelque chose " à la Verlaine " sont comme une explication. L'auteur a-t-il réussi dans son essai ?

Les « moments Verlaine », l'absinthe y aidant... étaient courts. Sa lyre les jouaient comme on goûte à une lampée de bon vin. Un inconscient de paccodille était vite trouvé. Exarhakis veut sa musique prolongée. Il croit que l'harmonie remonte des profondeurs et que pour cela il faut creuser un certain fond. On a cette impression dans la seconde partie de son livre où le poète essaie le vers libre.

Son vers régulier est très respirable aussi et l'on respecte chez lui le travail. Après tout il ne suffit pas de noter simplement la fraîcheur, mais de la faire sentir sans donner l'impression de l'essoufflement.

Or Exarhakis a le souffle et la vision. Nous lui conseillons de ne pas suivre les nombreux rouleaux poétiques d'Athènes, et il y en a en ce moment, un nombre infini de ces rouleaux qui roulent et s'enroulent — en se prêtant à la mode, qui est de faire grincer l'essieu ! Sans penser, qu'il faut peut être, une petite goutte d'huile, pour réaliser le miracle.

NIC. ANDREOU : « L'idylle des idylles » (Imprimerie Polyglotte, Paris).

Un livre qui nous change de la manière ordinaire de lire ! Sans doute il n'y a pas de femme plus exigeante que la Poésie. Elle demande sans cesse au lecteur, une nouvelle manière de la prendre...

Le Surréalisme avait déjà permis toutes les audaces, et l'on a vu en France, des prosateurs comme Péguy et Claudel — à propos desquels on a parlé de renouveau — aller jusqu'à disloquer la langue pour la mieux adapter à leur œuvre.

En Grèce les réactions littéraires arrivent avec un certain retard. Vouyouclakis et ses romans, Andréou et sa prose poétique datent environ de 1940. A cette date en France n'existait pas de renouveau. Aujourd'hui on est venu à éliminer tout ce qui est fioriture, prose à la ligne. Une certaine netteté dans la prose est pronée, tandis qu'en matière de poésie, il est vrai, on s'accorde toujours des libertés incontrôlées.

L'alignement sans arrêt, la répétition, l'image au ramassis semblent être le principal tremplin d'Andréou. Bien entendu ses idylles se jouent sur la corde de l'amour. La Femme devient prétexte à sensations et la sensation prétexte à images. Et comme l'amour est un état non statique, un enfoncement cérébral ininterrompu — le mot, la phrase doivent avoir, eux aussi, leur destin délimité... Ainsi pense l'auteur : « J'ai senti, j'ai pensé cela, si vous me retrouvez, tant mieux... » Et de précéder, ses chants à l'inconscient

amoureux, des notules-repairs — poteaux indicateurs qui doivent orienter l'initié dans le labyrinthe...

C'est ainsi qu'il y a dans cette série, toutes sortes de bonheurs, du toucher, de l'odorat, du regard, qui dépassent en fantaisie les paradis artificiels de Baudelaire. On comprend bien, qu'une fois éberlué par la lecture, on se trouve embarrassé si l'on s'applique, ensuite, à les juger, la tête froide. C'est le cas des critiques d'Athènes, qui doivent passer un vilain quart d'heure. Ils ont résolu d'ignorer — c'était plus commode, Vouyouclakis et son œuvre. Celle d'Andréou, doit pareillement, les mettre dans les transes...

Pourtant de se ressaisir un peu, essayer de mettre des bornes à son écriture, ces auteurs qui se veulent déboutonnés à l'infini, serviraient beaucoup mieux les lettres grecques. Après tout, un livre est un livre, quelque chose de bien défini et limité dans l'espace. A vouloir continuellement déborder les pages, c'est choisir un jeu de marelle sur l'eau...

Il ne faut pas oublier que la Grèce est un pays neuf, qui est pressé d'avoir une littérature de base. Et tous ces talents, souvent réels, en s'adonnant à leurs essais soi-disant « homériques », la desservent à froid...

La poésie écrite est déjà une transposition du « magma » poétique qui n'est pas absorbable, comme n'est pas de la nourriture un levain non cuit. Que ces écrivains se le disent, et qu'ils commencent par employer des points et des virgules.

Orion.

Feu HENRI MUNIER et JACQUES TAGHER : « Guide des principales bibliothèques publiques du Caire et d'Alexandrie ». (Edition Al Maaref, Le Caire).

Inclinons-nous profondément devant l'heureuse initiative prise par Sa Majesté le Roi Farouk Ier d'avoir fait achever par M. Jacques Tagher, Conservateur de Sa Bibliothèque Privée, ce guide ébauché par feu Henri Munier, ci-devant Secrétaire de la Société Royale de Géographie.

Dans cette mince brochure bilingue (arabe et français), sont condensés les détails essentiels sur l'origine, le nombre de volumes et de manuscrits, les horaires, conditions d'accès, de consultation et de prêt, les catalogues et autres références susceptibles d'intéresser les amis de la lecture, du savant à l'étudiant.

Groupées par catégories de bibliothèques : officielle de l'Etat, des sociétés savantes, des musées gouvernementaux, des universités et des écoles, enfin des diverses bibliothèques, ce guide, pour être une source plus complète de référence aurait pu mentionner, ne fût-ce que *pro forma*, certaines petites bibliothèques qui ont leur importance du fait même de leur spécialisation, telle que la bibliothèque de la Société Royale d'Archéologie d'Alexandrie, fondée en 1893 et qui compte plus d'un millier d'ouvrages; celle de l'Administration Sanitaire, Maritime et Quarantenaire d'Egypte ainsi que celle de la Délégation alexandrine du Contentieux de l'Etat, comme celle des Frères des Ecoles Chrétiennes et même le noyau qui s'est récemment formé à l'Université Farouk Ier.

Que M. Jacques Tagher ne s'arrête pas de cultiver en si bonne terre. Il a l'intention d'entreprendre un guide général des bibliothèques privées d'Egypte qui comprendra, notamment, celle que l'on dit merveilleuse et dont il est le Conservateur, nous avons

nommé la Bibliothèque Privée de Sa Majesté le Roi, au Palais de Koubbeh. Nous sommes persuadés que, s'il faisait appel aux bibliophiles, sa voix serait entendue et son œuvre complétée par un apport bénéfique aussi pressé que valable.

Il serait aussi vivement souhaitable de voir les bibliothèques officielles publiques éditer un Index Mensuel de leurs dernières acquisitions et donations. Ce serait là une revue qui inciterait le public à la consultation de ces ouvrages et servirait de mise à jour aux catalogues. Une cotisation souscrite par ces bibliothèques, une publicité garantie par quelques maisons d'éditions et les librairies, couvriraient les frais de la parution mensuelle de cet Index. Le « Journal Suisse d'Egypte et du Proche Orient » a déjà donné le ton en publiant mensuellement la liste des ouvrages qui viennent enrichir la bibliothèque du Cercle Suisse.

Le Dr. Etienne Combe, Conservateur de la Bibliothèque de l'Université Farouk Ier, avait également suggéré, en 1943, « la création d'un répertoire bibliographique que l'on nommerait « Le livre en Egypte » ou « Répertoire méthodique des Publications Egyptiennes » qui serait l'amorce d'une « Bibliographie scientifique de l'Egypte », organe qui donnerait aux techniciens, aux intellectuels, aux étudiants comme aux membres du corps enseignant et aux hommes d'affaires, une vue d'ensemble de la production scientifique et littéraire du Pays. » L'Egypte ne possédant pas de législation sur le dépôt légal, obligeant les éditeurs à déposer au Bureau de la Presse un certain nombre d'exemplaires des ouvrages qu'ils éditent, on demeure dans l'ignorance de la production littéraire et scientifique locale et l'on n'a ainsi aucune source de référence pour repérer le lieu et la date d'un ouvrage paru en Egypte, comme aussi de pouvoir dresser le bilan de la production annuelle.

Ce « Répertoire Méthodique des Publications Egyptiennes » pourrait fort bien se greffer à l'Index Mensuel des acquisitions des bibliothèques et servir d'annales à l'Egypte en reflétant le développement de sa pensée.

Charles Zahar

COLETTE NEVYNE : « Gouttes d'eau ». Préface d'Ahmed Rassim. (Le Caire, 1947).

La couverture de cette plaquette est symbolique.

Un nom, français d'expression,

Un titre, tracé en virgules chinoises.

Une arabesque où les entrelacs s'enlacent et s'entrelacent comme des amants et dont les interférences illustrent la communion du poète et de son commentateur. Quel est le commensal ? D'où part le cri et qui lui fait écho ? « Deux estions et n'avions qu'un cœur » ? Sont-ils des jumeaux éblouis par le Soleil Levant ? Croyons plutôt que des perles se sont détachées du collier de Zomboul et qu'en Nevyne renaît Nysane.

Vous voici pour « un jour dans un temple chinois » : Bouddha, encens et bambous, les fleurs du cerisier et l'abricotier qui embaument; la princesse d'une cour en porcelaine aux joues qui révèlent le lilas et dont les yeux reflètent le jade, un éventail piqué dans les cheveux, boit du thé dans une tasse verte. Elle dit des mots simples éternellement humains : mon cœur, mon âme, mes rêves, mes peines et mes larmes. Elle s'identifie aux choses : la mer

sans rivages, l'oiseau dans le ciel, la lune, les étoiles, le vent et ses nuages; la terre, les fleurs, la brise et ses feuilles, — et ses espoirs qui sont mirages. La douceur et la douleur de l'amour qui passe, meurt et renaît. Tout cela, irisé, commedes gouttes de rosée, des bulles de savon qui s'effacent dans un rayon doré.



Colette Nevyne

Rassim avait dit : « Un poète chinois avait fait sur les papillons une pièce de vers dont il n'était pas content. Il trouvait lourd le vol de ses papillons. Furieux il déchira ses vers et jeta les morceaux de papier de la fenêtre. Mais il ne tombèrent pas. Légers, ils s'envolèrent d'un essor miroitant, pris par la brise. Et le poète les suivait du regard, attendri, content d'avoir écrit de meilleurs vers qu'il ne croyait ».

Et Nevyne cristallise :

« Je déchire mon rêve
en mille petits morceaux.
Mais la brise les emporte encore vers lui ».

Mimétisme, dualité et unité. Interférences des entrelacs.

Accordés au même diapason, une note suffit aux évocations. Deux mots « Ya leil » sont toutes nos chansons. Aux amis, un regard suffit. Un baiser aux amants. Et des silences, longs...

« Entre lui et moi
cet espace
me fait mal ».

Dans un univers en paix, Morse serait roi. Nevyne anticipe cette fraternité.

Charles Zahar

MARGUERITE BOURGET : « Un couple de tragédie : Le duc et la duchesse d'Alençon » (Edité par la Librairie Académique Perrin, Paris 1939).

Personne jusqu'ici, ne nous avait présenté, avec autant de vie et de naturel, ces deux grandes figures du siècle dernier.

La tâche était d'autant plus ingrate, que la biographie du duc et de la duchesse d'Alençon avait sollicité de nombreux écrivains.

Mais il fallait la plume émouvante et subtile de Marguerite Bourcet, ce fin psychologue, pour nous les rendre plus touchants dans leur amour rayonnant...

« Un Couple de Tragédie » est un livre d'exception. Traité à la manière d'un roman, chaud et vibrant, mais non point romancé, en un style souple et moderne, qui n'exclut pas tout poésie, il ranime sous nos yeux, une femme remarquable, possédant dans un corps fragile une âme enthousiaste et sublime; et l'homme admirable d'amour et de grandeur qu'elle avait aimé... « Une vie de femme est rare-

ment explicable si l'on ne recherche en elle la part de l'amour... »

Sur le fond assombri de la grande Histoire : Second Empire et Troisième république, Marguerite Bourcet, découpe leur grave et fascinante histoire en images lumineuses et captivantes.

Pénétrant leur existence et leur pensée, avec une délicatesse infinie et une fraîcheur de sentiment qui lui est propre, elle nous livre l'âme même de ses héros, je suis tentée de dire, ses élus.

Elle a peint ce ménage parfait, ces Français héroïques, ces grands chrétiens avec une émotion fervente, une sympathie spontanée qu'elle nous communique.

Ce livre qui fut « depuis des années sa pensée, son rêve, le labeur d'élection, sa plus chère espérance » est avec son chef-d'œuvre, le couronnement de sa carrière d'écrivain... Marguerite Bourcet la dernière page rédigée « est entrée dans l'indicible, au dessus de toute parole humaine » rejoindre ses héros.

Bérénice



« Beaucoup de bruit pour rien » et « Ruy Blas »

Débuts de la Troupe du Théâtre Royal d'Athènes

Ce fut un grand honneur pour la ville d'Alexandrie, cette visite inopinée et hélas bien courte, des Comédiens de la première scène d'Athènes. La comédie avec laquelle ils ont commencé leurs représentations au théâtre Luna Parc, est la plus vivante et peut-être la plus proche de notre temps du répertoire de Shakespeare. L'amour se joue sur le cliquetis des bons mots. Dans un temps où l'on peut faire parler les Ducs et les Chevaliers rien d'extraordinaire que l'on s'apostrophe par des calembours... Ce qui veut dire que le texte est de choix. Mais tout est de choix chez Shakespeare : aussi bien le ton naturel que la fantaisie.

Mme Aroni dans le rôle de Béatrice fut une jeune fille à la griffe aigüe... Spirituelle et mordante, elle a su composer par son regard, son geste, sa voix et sa toilette, un tout pimenté à tenter le diable...

M. Dimitri Horn qui lui donne la réplique, fut un seigneur alerte don juan et taquin. Deux langues de vipères faites pour se déchirer et c'est drôle, aussi pour se comprendre. Du moins l'intrigue montée avec maestria par leurs amis, le montre bien. Car le grinçolet qui se prétend immuable aux choses de l'amour, se laisse prendre comme une souris dans la sourcière.

Ce chevalier qui vaut à peine une obole, a été transformé par la verve poétique de Shakespeare en un personnage admirable. Il est vrai que la retenue, la plénitude dirait-on calculée du jeu de M. Horn, ont été de beaucoup à la réussite. Lorsque dans quelques années cet acteur jouera Hamlet ce sera une belle victoire pour la Grèce...

Les Alexandrins furent d'autre part très contents de revoir un très ancien acteur, M. Nézer. Il fut très personnel dans un rôle caricatural d'officier de police. Mais les autres interprètes de cette pièce très nuan-

cée et qui au premier abord paraît facile, méritent aussi des éloges. Et il ne faut pas oublier la baguette de M. Rondiris, un directeur de troupe très sévère, au point d'être appelé par certains critiques, de rouleau compresseur...

La mise en scène suffisante, pas plus. Disons en passant que le théâtre de Shakespeare est celui qui bénéficierait le plus des avantages d'un plateau tournant... Pensera-t-on au plateau tournant en construisant notre nouveau théâtre municipal ?

Ruy Blas venait naturellement après Shakespeare, Victor Hugo ne continue-t-il pas un peu le grand élisabéthain?... Cette substitution d'un grand seigneur par un valet, dans le but de servir une vengeance, met au premier rang les possibilités de l'homme du peuple, — ce qui lui prête aujourd'hui une actualité de circonstance.

Le premier rôle revient incontestablement à Don Salustre, interprété par M. Aroni, qui sut composer un visage machiavélique à point... Kotsopoulos jouant Ruy Blas a donné un peu dans la déclamation. Il y a pourtant une autre façon de jouer les héros hugoliens, celle à laquelle le personnage un peu guindé de Cyrano de Bergerac prêterait peut-être sa voix. Horn fut un César de Bazan bien dégagé et disert. Tandis que Mme Myrat incarna une reine aussi noble que belle, hautaine et en même temps très humaine.

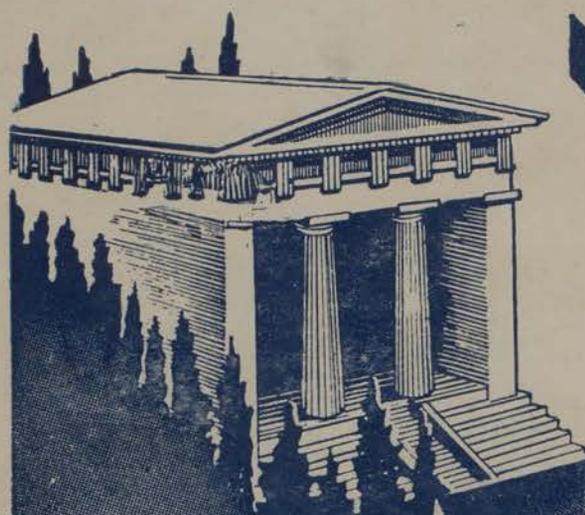
La mise en scène excellente, les costumes et jusqu'aux plus petits rôles composent un solide ensemble, qui font oublier en partie l'inadaptation dans une langue étrangère du vers de Hugo, malgré l'effort assez louable du traducteur M. Th. Stavrou.

Interim



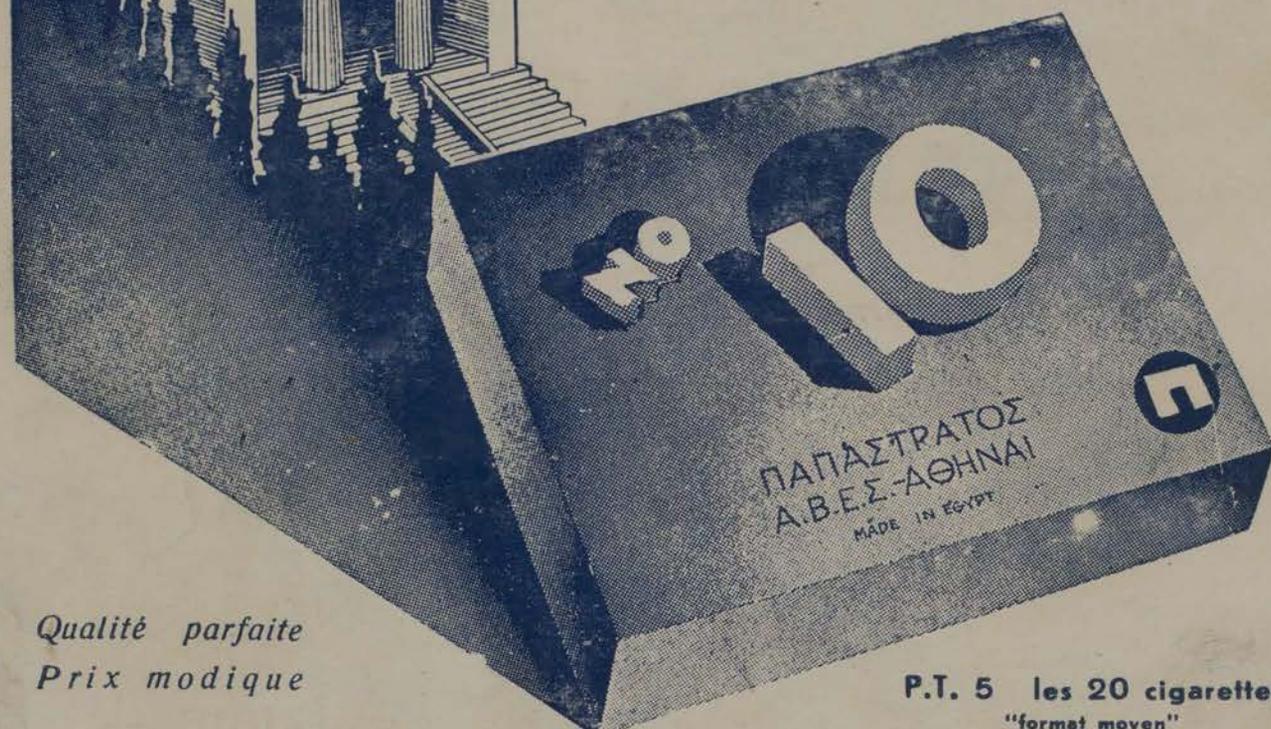
le compagnon
indispensable

SPECIAL
ZIBIB
EAU-DE-VIE DE VIN
DISTILLÉE A L'ANIS
ZOTTOS
ZOTTOS & Co DISTILLERIES
ALEXANDRIE (EGYPT)
زوتوس زوتوب
مصر



N° 10

PAPASTRATOS



*Qualité parfaite
Prix modique*

P.T. 5 les 20 cigarettes
"format moyen"

P.T. 5,5 les 20 cigarettes
"format gros"

CIGARETTES PAPASTRATOS

"UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE"

R. C. No 4924